

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 271.—SAMEDI, 13 JUILLET 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE R.P. DAMIEN

MISSIONNAIRE DES LÉPREUX AUX ILES SANDWICH (DÉCÉDÉ)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 JUILLET 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Chronique. — L'amitié, par P. Durand. — Réplique, par Hermance. — Promenade à travers l'Exposition Universelle (avec gravures), par P. Colonnier. — Le retour du voyageur céleste, par Gaston P. Labat. — Primes du mois de juin : Liste des numéros gagnants. — Cueillettes et glanures : Moraliste en badinant, par Jules Saint-Elm. — Poésie : Réveille Pierrot, par madame A. Barutel, lauréat de l'Académie Française. — Le martyr du Rév. Père Damien. — Pharmacie de ménage. Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère.

GRAVURES : Portrait du Rév. Père Joseph Damien, missionnaire des lépreux aux îles Sandwich, décédé. — Les Beaux-Arts à l'Exposition Universelle : La mort d'un héros. — Les globe terrestre au millionième : Mode d'application des fuseaux pendant la construction. — Vue d'ensemble du globe terrestre. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Jules Verne a écrit *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, et l'on sait quel a été l'incomparable succès de son récit. Comment donc s'étonner du succès de l'Exposition Universelle qui, en beaucoup moins de temps encore, permet d'accomplir un voyage à la fois plus réel et plus intéressant ? Je ne parle pas seulement des produits envoyés des quatre coins du monde, mais des hommes, des femmes, des enfants qu'ont expédiés les pays les plus exotiques et qui peuplent à cette heure l'esplanade des Invalides. Village javanais, village canaque, théâtre annamite, gourbi arabe, harem tunisien, village sénégalais, colonie créole, que suis-je encore ! Une colonne ne suffirait pas à l'énumération de toutes ces exhibitions exotiques et souvent étranges.

On dit parfois que le Parisien, qui est cependant badaud entre tous, ne s'étonne de rien. Comment pourrait-il être surpris de quelque chose, après avoir vu ce qu'il voit ? Et je ne parle que des spectacles auxquels chacun peut assister dans l'intérieur de l'Exposition. Combien y en a-t-il d'autres en dehors de ses barrières ! Ici, c'est les sauvages tatoués de l'Amérique du Nord, incomparables cavaliers et admirables tireurs, dont le colonel Cowdy, *Buffalo Bill*, a réuni un véritable régiment pour le montrer deux fois par jour à plus de quinze mille spectateurs. Demain, ce sera des courses de taureaux qui, en plein Paris, donneront l'illusion de l'Espagne, de ses *toradors* et de ses *picadores*.

Ce ne sont pas seulement les cinq parties du monde qui se mettent en frais pour solliciter les regards ; le passé lui-même défille sous nos yeux. On nous a offert une restitution fort exacte de la Bastille et de ses alentours avant 1789. Voici maintenant la tour du Temple où Louis XVI et sa famille furent détenus au lendemain de la chute

de la royauté. Un peu plus loin, on nous montre la tour de Nesle si célèbre dans l'histoire de Paris, mais encore plus connue par le drame d'Alexandre Dumas. Puis, c'est le nouveau musée de la Révolution, le grand Châtelet, l'histoire de la vie de Jeanne d'Arc, des panoramas nombreux retraçant toute l'histoire du siècle et nous représentant, soit les illustrations du jour, soit les hommes qui, depuis 1789, ont marqué dans les annales de la France.

Voulez-vous sortir de la réalité et vous réfugier dans le merveilleux ? Voici, — j'allais dire la tour Eiffel, tant la pensée en est obsédante, — voici le Pays des fées, où l'on voit la salle à manger de l'Ogre, le château de la Belle au bois dormant et cent autres tableaux vivants, dont quelques-uns ne laissent pas que d'être assez agréables.

Comment séduire, comment attirer, comment retenir le public ? Vraiment, on ne sait qu'inventer. Et du monde, du monde toujours, du monde partout. Toute cette foule n'a pas assez d'yeux pour regarder, pas assez d'oreilles pour entendre. Il semble que ce soit devenu une passion. Pour beaucoup, on jurerait que toute autre préoccupation a disparu. " Voir Naples et mourir ! " disait le proverbe italien. " Venir à l'Exposition et y revenir encore, " tel paraît être, à cette heure, le rêve, l'unique rêve de beaucoup de familles. Pères, mères, enfants, cousins, aieuls, tantes à la mode de Bretagne, ce sont de véritables caravanes.

La tour Eiffel, le dôme central, la grande galerie des machines, et surtout les fontaines lumineuses ont passé à l'état de véritables obsessions. Il n'y a qu'à entendre les exclamations admiratives qui s'élèvent de toutes parts, lorsque les feux des fontaines bissent leur métamorphose quotidienne. Il est certain qu'en voyant, par un beau soir, ces palais, ces statues, ces palmiers plantés en pleine terre, ces jardins délicieux, il est difficile de ne pas penser aux récits enchantés et enchanteurs des *Mille et une Nuits*.

\* \*

Les Etats-Unis sont véritablement le plus extraordinaire des pays ; on y ose tout et tout y réussit. Qu'on en juge.

Là-bas, là-bas, tout à fait à l'ouest de l'Etat du Kansas, il y a une ville qui s'appelle Syracuse et qui est située à la frontière du Colorado. Il y a quelques années encore, Syracuse jouissait de la plus détestable réputation, c'était le rendez-vous de tous les *cowboys* et de tous les joueurs de profession du pays. Dieu sait s'il y en a de ces estimables personnages dans les régions de l'Ouest.

La ville se composait de nombreuses maisons de jeux et de quelques maisons honnêtes : Il n'y avait pas de jour où il n'y eût un meurtre ; et pour faciliter la tâche de la justice on se bornait à jeter les cadavres dans un précipice au-dessus duquel on pendait les assassins.

On peut s'imaginer assez facilement ce qu'était la réputation de Syracuse au milieu de tout cela ! Et peu à peu les quelques citoyens honnêtes que l'on avait élus conseillers municipaux donnèrent leurs démissions et refusèrent de se faire réélire. Alors la population, prise d'un beau mouvement d'indignation, nomma des femmes ! Rien que des femmes au conseil municipal. Il n'y a à peu près onze mois que ce coup d'éclat a été fait et depuis ce moment tout va bien. Il n'y a plus de maisons de jeu, on a bâti une prison, on ne pend plus sans jugement, on n'assassine plus sans discussion, on a dépensé 17,000 dollars pour l'entretien des rues " et personne ne nous a accusés de vol ", ajoute fièrement la *consillère rapporteuse*, miss Kelly, dont nous avons le travail sous les yeux.

Cependant il ne faudrait pas croire que les Syracusaines ont pu nettoyer ces écuries d'Augias toutes seules. Elle ont été obligées de faire venir une mistress Cœs, dont la réputation était venue jusqu'à elles. Cette mistress Cœs, maîtresse actuelle de Syracuse, est une des apôtres des principes de la tempérance. Elle a déjà à son actif la fermeture des maisons de jeu de Dodge-City.

Il y a encore une autre ville en Amérique qui est gouvernée par des femmes, c'est Argonia, dans le comté de Summer, Miss Suzanna Medora y a remplacé son mari dans la présidence du conseil municipal. Et malgré ses nombreuses occupations

elle trouve moyen de soigner ses sept enfants !

Il n'y a décidément que les Américaines !

\* \*

Je viens de lire un article bien rassurant sur la durée de notre planète. L'auteur expose que la terre subira trois périodes : la première, qu'il qualifie de stade igné, a commencé lorsque notre nébuleuse s'est détachée du soleil. Elle brûlait alors et n'a pas tardé à prendre froid, la pauvre, ce qui a déterminé chez elle la formation de cette croûte cristalline ou primitive du globe. Cette petite opération a duré, paraît-il, bien des millions d'années.

La seconde période, dite de l'illumination solaire ou de vie, est celle où nous nous trouvons. Elle se terminera à l'extinction du soleil. Ce qui se passera sur terre à cette époque-là ne sera pas d'une folle gaieté. Un mouvement de retrait des mers s'effectuera à la longue à mesure que le refroidissement de la planète s'opérera. Il en résultera un agrandissement graduel des îles et des continents, une évaporation des bassins maritimes de plus en plus restreinte, des précipitations atmosphériques de moins en moins abondantes, la stérilité croissante du sol, enfin, le dépérissement et la mort des plantes et des animaux.

Ainsi privé de toute vie, le globe ne sera plus qu'une masse inerte perdu dans l'espace. La géologie permet de fixer la durée de cette période à vingt-cinq millions d'années, dont quinze sont déjà écoulées. Reste dix, nombre très respectable, en vérité.

Enfin, la troisième période, au dire de ce savant, se terminera par la chute de la terre sur le globe éteint du soleil. Il appelle ce stade l'ère des ténèbres et de la mort. Brrr !

Après cela, étant donnée l'époque à laquelle cet événement se produira, nous pouvons nous en fustiger la paupière et chanter comme dans je ne sais plus quelle opérlette :

Ciel ! la duchesse se trouve mal....  
Mais au fond m'est ça bien égal.

\* \*

Oui, tout en papier, qu'une usine de New-York transforme en tabac par grandes quantités !

On ne prévoyait pas ce progrès, alors que gamin, on s'essayait à fumer des feuilles sèches, ou qu'on chipait le jonc à battre les habits, dont l'acre fumée décelait notre présence au petit endroit où nous étions cachés, pour commettre ce forfait contre la volonté paternelle et notre estomac.

Notre candeur n'entrevoit pas qu'un jour des industriels sérieux fabriqueraient des feuilles d'un papier spécial, qui seraient trempées dans une décoction forte et dosée de tabac, de provenance pure ou de mélanges raisonnés ; qu'elles seraient ensuite pressées dans des moules pour prendre l'empreinte des nervures des véritables feuilles de tabac découpées sur les bords et tachetées à l'acide, de façon à avoir l'aspect à pouvoir s'employer comme les feuilles de tabac pour la confection des cigares.

Enfin, l'imitation en est si complète que les journaux rapportant le fait disent que, dans une grande société où, sans prévenir, on avait fait circuler de ces cigares, ils ont été trouvés exquis. Un monsieur même dans le secret, qui émettait quelques doutes sur leur qualité, a soulevé les protestations des amateurs, qui reconnaissaient leurs marques d'origine préférées.

\* \*

Une amusante histoire nous arrive d'Extrême-Orient.

La ville de Fou-Tchéou possède plusieurs pagodes parmi lesquelles il en est une qui est habitée par les dieux de la vengeance. C'est là que vont accomplir leurs dévotions ceux qui tiennent à faire tomber quelque malheur sur la tête de leurs ennemis.

Il n'y a pas longtemps, dans cette ville, le commandant en chef des troupes mourut subitement.

Le peuple déclara immédiatement que ce devait être un mauvais tour des dieux qui habitaient la fameuse pagode et le vice-roi, pour donner satisfaction à l'opinion publique, ordonna d'arrêter les divinités coupables.

Le gouverneur de la ville se transporta donc dans le redoutable sanctuaire et y opéra l'arrestation de quatorze idoles qui avaient chacune six pieds de haut. Mais avant d'enlever les criminels, ce fonctionnaire eut l'attention de leur arracher les yeux afin qu'ils ne pussent reconnaître les juges qui les condamneraient et se venger en envoyant sur eux quelque malheur. Précaution superflue, car un arrêt décida qu'ils auraient la tête tranchée, verdict qui fut mis à exécution.

## L'AMITIÉ

L'amitié, la plus sublime des passions, et je dirais la plus profanée, est l'union intime de deux âmes se complétant ainsi l'une par l'autre moralement, quoique séparée individuellement,

De tout temps, ce noble sentiment de l'homme a été sanctionné par les lois divines et humaines. Nous trouvons dans la Bible ces mots : *L'âme de Jonathas s'unit à l'âme de David... Jonathas l'aima comme son âme*. Le Rédempteur lui-même nous a donné le plus parfait modèle d'amitié intime ; on sait que saint Jean était le disciple bien-aimé du Sauveur.

Cette bienfaisante passion fait ici-bas le bonheur de l'homme. "De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable que celle qui est formée par des hommes de bien unis par la conformité de mœurs et par l'amitié."

En lisant l'histoire des peuples, on rencontre souvent des traits d'héroïsme, des actions sublimes et éclatantes produites par l'amitié, ce sentiment des grandes âmes. Nous citerons les noms si connus de Pelopidas et d'Epaminondas, de Nisus et d'Euryale, de Jonathas et de David, etc., comme modèles d'une union parfaite et sincère. Il serait trop long ici de rappeler de nouveau les actes sublimes de ces héros.

Celui-là est heureux qui possède un véritable ami. Le nom d'ami est bien commun de nos jours, mais bien rare est l'amitié. Notre siècle égoïste ne comprend guère ces attachements sublimes dont l'antiquité nous offre de si parfaits modèles. Les Pelopidas et les Epaminondas de notre temps ne se rencontrent pour ainsi dire qu'au sein de la religion, parmi ceux qui dédaignent l'amour de cet or qui a conduit à l'abîme tant d'âmes douées des plus brillantes qualités.

Quoi de plus noble, de plus aimable qu'un bon ami ? Si le malheur, le chagrin vous accable au point que, désespéré, vous cherchez autour de vous un gouffre pour vous y précipiter, un danger pour y périr, oh ! recourez à votre ami, dites-lui que vous souffrez, que vous êtes malheureux, et il pleurera avec vous, vous consolera, vous fortifiera et, par un miracle dont l'amitié seule a le secret et la puissance, vous deviendrez fort d'autant plus que votre faiblesse aura été grande.

Voyez cet homme dans les souffrances si horribles de l'agonie ; il est là, étendu, ne pouvant plus parler. Il entend cependant les pleurs de ses parents, les lamentations et les gémissements de ses bien-aimés enfants et de sa chère épouse. Son ami de cœur, celui qui a connu les joies et les douleurs de cette âme qui va s'envoler vers son Créateur, est à genoux au chevet du lit ; il murmure à l'oreille du moribond des paroles dont Dieu et les anges seuls peuvent comprendre le sens mystérieux.

Tout à coup, le mourant fait entendre un profond soupir, ouvre quelque peu ses yeux comme pour dire adieu à ceux qui l'entourent, et devient inerte, sans mouvement... il est mort ! A ce moment funeste, l'ami délaissé répand un torrent de larmes ; sa douleur est grande, l'image vivante de son âme vient de disparaître pour toujours dans le gouffre sans fond de l'Eternité. Souvent, dans la suite, on le voit au cimetière pleurer sur la tombe de l'ami qu'il a perdu.

Si la joie inonde votre cœur, votre ami se réjouira avec vous, vous secondera dans vos beaux projets et s'y intéressera comme si c'était lui et non vous qui les aurait entrepris.

O divine amitié, vertu consolatrice dont l'Etre Suprême a voulu doter l'homme, passion héroïque et ardente qui fait accomplir à ceux qui en sont embrasés des actes si admirables, viens remplir de

tes feux si doux le cœur de tous les hommes. "Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur lorsque tous t'ont sur les lèvres ? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres ? (\*)

Paul Durand

## RÉPLIQUE

Je suis bien en retard pour dire un mot sur un article que nous avons dû à la plume élégante de Mlle Evangeline, mais ce retard même sera une forte assertion pour me défendre de l'opinion émise sur mon compte par son généreux ami, avocat et écrivain à la fois.

Je suis bien en retard, mais ceux qui ont lu *En travaillant* s'en souviennent, et, si je n'en ai parlé plus tôt, c'est qu'un monde d'occupations pour la plupart domestiques—n'en déplaît—m'en ont retenu.

Sans mentionner cette *petite rancune* que la gracieuse chroniqueuse nous a avouée et dont j'attends le secret avec une impatience difficile à contenir, j'ai compris, avec beaucoup d'autres lectrices, ce caprice, cette fantaisie de penser à nous au milieu d'un remue-ménage qui ne se qualifie pas.

Qu'est-ce donc que la femme ?

Mon Dieu ! est-ce bien à moi de le dire ? appartient-il bien à une femme de se poser en juge devant elle ?...

L'homme a des qualités, une force d'esprit incontestablement puissante, mais il échoue souvent et s'étonne sans cesse devant les merveilles et les contre coups d'impulsions, de sentiments, qui décollent de la femme.

Pour lui, il y aura toujours chez elle de l'inconnu, du nouveau encore, de l'imprévu, et elle semble même le tenir pour le faire passer sans trêve de surprise en surprise.

\* \*

C'est donc étrangeté de voir une femme aller du *balai à la plume* ; c'est donc contraste impossible, mystère, que sa main touche alternativement les grossiers ustensiles du ménage et les petits objets de son écriture ? La mienne n'a jamais eu peur de la poussière, je l'affirme de nouveau, et plus souvent qu'à mon tour je fais la cuisson.

Ce qui ne m'empêche pas de venir faire bâiller les lecteurs du MONDE ILLUSTRE de temps à autre.

Se montrer au public sans que ses occupations journalières en souffrent, ce phénomène d'un nouveau genre chez la femme peut facilement s'expliquer, je crois.

Mlle Evangeline s'est arrêtée là ; elle me permettra de reprendre et de continuer.

\* \*

La femme n'a pas comme l'homme le souci des grandes affaires ; elle n'a pas comme lui à remplir une tâche rude, une tâche assignée par des supérieurs difficiles ou un public sans entrailles.

Elle n'a pas à assujettir son esprit aux aspérités de dix longues heures d'un métier ingrat, aux aridités de la science. Elle n'a pas, comme l'homme, à peiner tout le jour pour rapporter le soir au logis le strict nécessaire, un peu de bien-être, ou le luxe et l'opulence.

Sans doute, comme lui, on exige d'elle des travaux. A quelque position sociale qu'elle appartienne, qu'elle soit grande dame ou simple compagne du modeste artisan, la femme a des devoirs d'intérieur à accomplir, devoirs qui lui prennent une large part de son temps ; mais cette tâche de tous les jours, qui se répète sans cesse pour elle, lui est douce et facile. Elle la fait bien parce qu'elle la sait bien, que rien jamais n'en vient varier le cours, changer la forme.

Qu'importe alors que sa pensée vole loin de son travail, qu'importe que son imagination crée, nourrit, enchante, si l'aiguille n'en court pas moins vite entre ses doigts et si la marmite au feu n'a rien à y perdre non plus !

(\*) Lacépède, poétique de la musique.

Je le sais, chez certaines gens ces lignes paraîtront bien prosaïques et défloreront quelque peu leur enthousiasme, mais croit-on si facilement que la conception d'une idée demande à la femme qu'elle soit là, paresseuse, à l'appeler ou à l'attendre.

Non. Les pensées qui viennent quand l'esprit est las ou inactif ne valent rien ou peu de chose. Les meilleures, les plus belles, les plus saines, sont celles qui nous viennent surprendre à l'ouvrage même, à la salle de couture, à la cuisine—et puisqu'il faut le dire—au ménage plus qu'au salon.

Et si multiples que soient nos occupations, il est rare qu'il ne nous est pas donné une heure de repos dans la journée. Alors de reprendre comme l'a fait Mlle Evangeline, comme le font d'autres collaboratrices aussi, alors de reprendre le fil de sa pensée, alors d'attacher ensemble ces idées, alors de débrouiller le méli-mélo de tout ce qui a été conçu sans effort, librement, et de le jeter sur la page d'un *journal intime* ou dans les colonnes d'un journal littéraire.

\* \*

En déviant un peu de mon sujet et en m'étendant davantage, j'ajouterai que l'homme comprend difficilement pourquoi le nom d'une femme au bas d'une colonne de journal, pourquoi chez elle ce *journal intime* où jour par jour elle recueille ses impressions, ses pensées les plus secrètes, met son âme toute à découvert—pourquoi cette soif, ce besoin de se répandre.

Dites-moi : est-ce parce qu'elle a reçu plus que lui du Sublime Créateur et qu'à certains instants, comme submergée par ce trop-plein il lui faut trouver une issue, un cours ? est-ce parce que son cœur, moins dominé par l'égoïsme, avec moins de raisons pour se replier sur lui-même, plus tendre, plus sensible, plus délicat, ressent davantage et conçoit facilement ?...

Il est chez celle-ci une seconde nature, je dirai mieux, il entre dans sa nature même de se donner. Et c'est ce sentiment qui la prend toute, qui la pousse quelquefois à franchir les limites imposées à sa faiblesse, qu'il lui fait répandre partout un peu de son cœur ou de son âme.

La femme est amour ; et cet amour elle le voudrait communiquer à tous les êtres qui l'entourent, à tous ceux de la création, à tout ce qui vit, à tout ce qui respire.

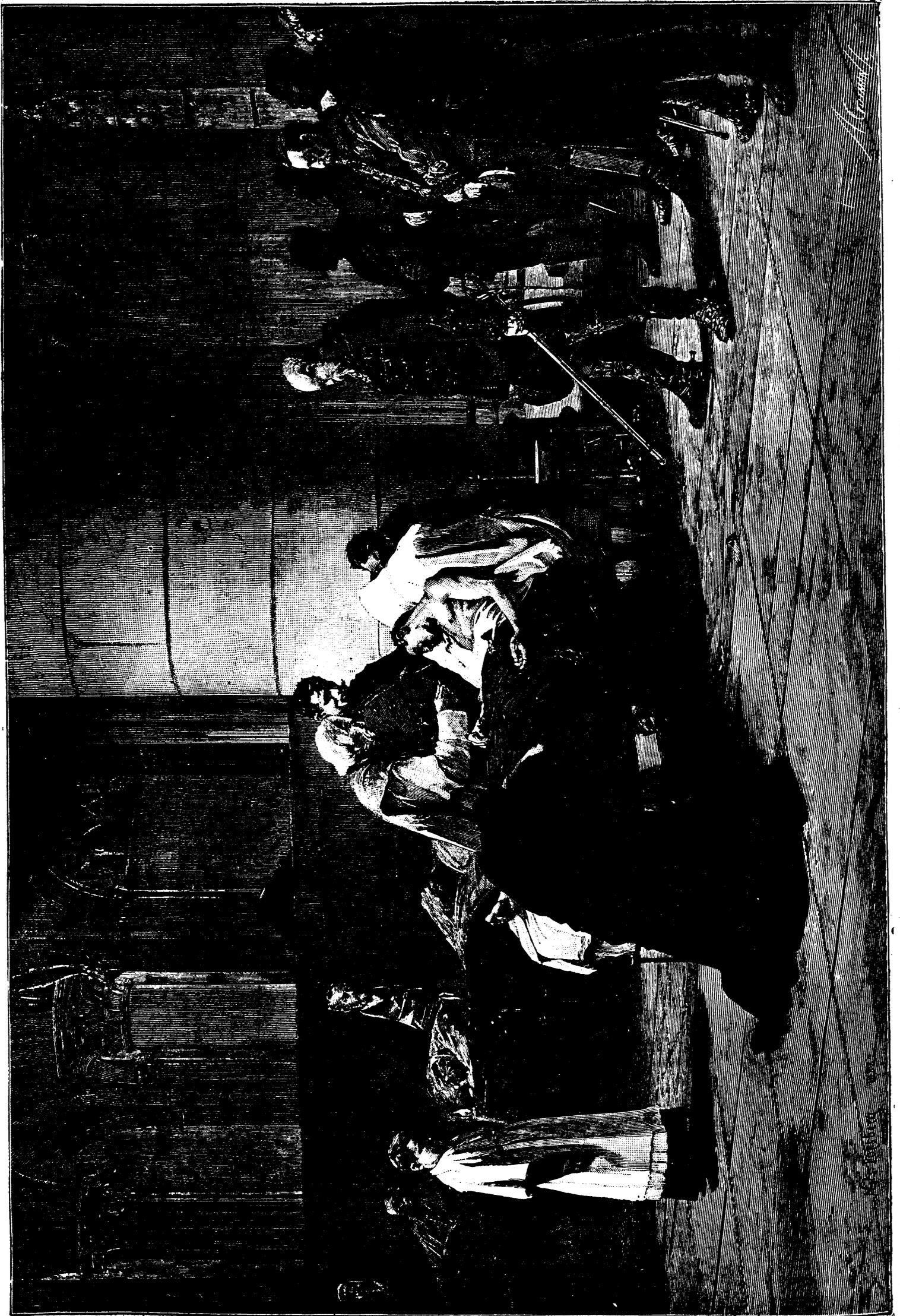
Mlle Evangeline l'a dit à travers sa jolie prose, c'est ainsi que chaque femme à son tour peut le répéter : il est si doux, si grand, si bon d'aimer ! Et tout nous y convie : la fleur qui se balance gracieusement sur sa tige, l'oiseau qui jette au-dessus de notre tête sa note harmonieuse et pleine d'allégresse, la famille qui nous réchauffe à son foyer, l'ami qui nous ouvre sa confiance, le pauvre qui nous tend sa main ;—devant toutes ces bontés, ces grandeurs, en face de la pitié même, le cœur tressaille de lui-même, et, pareil à ces harpes éoliennes auxquelles la plus légère brise fait rendre un son, il se dilate, s'extasie, s'enflamme et jette un long chant d'amour.

L'homme n'aime guère plus qu'une saison ; son cœur s'émeut difficilement et il y a chez lui plus d'admiration que d'amour. Dès que la beauté qui l'a attiré, épris, dès que la rose qu'il a cueillie penche vers la terre, se décolore, s'étirole, s'effeuille, se fane, perd son parfum, il détourne la tête et, nouveau païen, il s'en va demander à une nouvelle étoile un nouvel amour, un nouveau dieu.

Mais la femme, dans ce besoin de se donner, trouve la puissance d'aimer toujours ! à l'automne comme au printemps. Et quand l'hiver de la vie laisse tomber sur ses cheveux une blanche neige, on la voit entourer encore d'affections auxquelles elle sait généreusement se dévouer en s'oubliant elle-même.

C'est bien d'elle, de son cœur, que l'auteur d'Arboville a dit : "Quelle merveille ! que de peu de chose il sait faire beaucoup ! donnez lui un grain de sable, il élèvera une montagne ; qu'à son dernier battement on lui montre encore un atôme à aimer, et vite il recommencera à battre ; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide et que même l'ombre de ce qu'il lui fut a disparu de la terre."

HERMANCÉ.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.—SECTION SUEDOISE : LA MORT D'UN HEROS.—TABLEAU DE M. FORSBERG

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

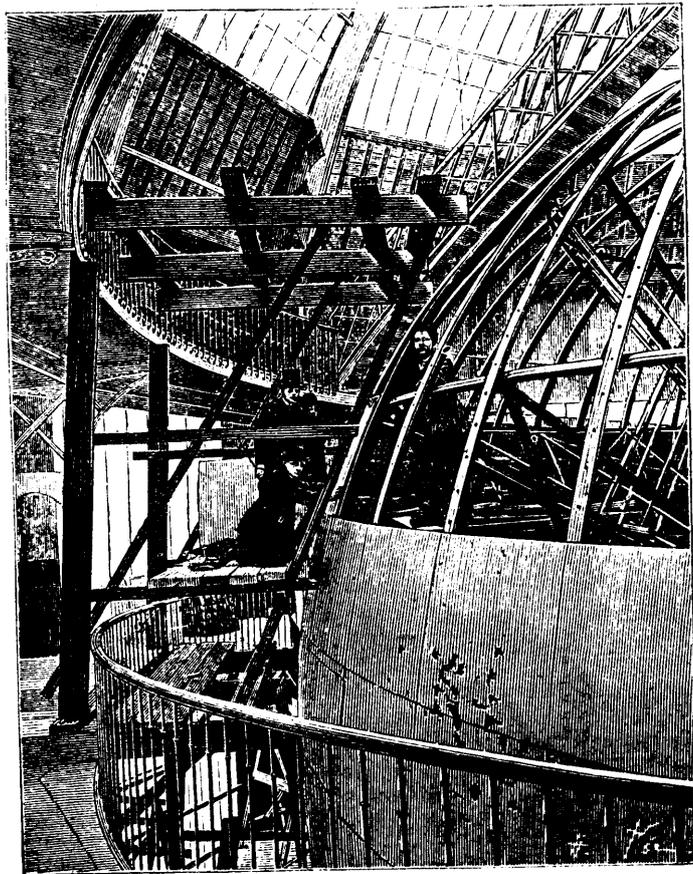
Dans le courant de l'automne dernier, j'avais déjà dit quelques mots sur un immense globe terrestre qu'on devait construire sur les terrains de l'Exposition. Mais, à cette époque, ce travail n'était guère encore qu'à l'état de projet, et les données que je possédais sur lui étaient bien inexactes. Aussi, suis-je heureux aujourd'hui de pouvoir vous faire visiter cette œuvre remarquable.

Tout à côté du Palais des Enfants, que nous avons visité ensemble dans notre dernière promenade, se trouve le pavillon du globe terrestre. C'est une sorte de construction circulaire très élégante, surmontée d'un dôme majestueux de 70 à 75 pieds de haut. Quatre portes donnent accès à l'intérieur, deux s'ouvrant sur des escaliers et les deux autres sur des ascenseurs. Nous pouvons donc choisir les uns ou les autres : ils nous conduiront tous à la même destination, soit au sommet de l'édifice.

En y arrivant, on se trouve sur une grande galerie qui, faisant en tire-bouchon le tour de l'intérieur, permet aux visiteurs qui suivent ce chemin aérien de contempler successivement à leur aise, et du haut en bas, tous les points de cette vaste salle.

L'établissement est entièrement construit en fer : de larges fenêtres vitrées laissent entrer à flots la lumière du jour qui, pénétrant également par le dôme vitré de la coupole, éclaire entièrement l'intérieur de cette curieuse construction. Au centre de la salle et la remplissant presque de sa masse énorme, s'élève le globe de la Terre. La gravure que nous donne LE MONDE ILLUSTRÉ permet du reste de se faire une idée très exacte de la disposition des choses. Le globe a une largeur ou diamètre de plus de quarante-deux pieds, et un ruban qui en ferait le tour ne mesurerait pas moins de cent trente-deux pieds ! Il a été calculé pour représenter la Terre à un millionième. Et ne croyez pas que ce fut un simple amusement que de construire une pareille sphère. On voulait que la chose fut de la plus rigoureuse exactitude et que toutes les découvertes de la géographie moderne fussent pour ainsi dire exposées elles aussi sur ce magnifique monument. Un assez grand nombre de savants de tous les pays se réunirent en congrès pour étudier le projet. On comptait parmi les membres de la savante assemblée : MM. de Lesseps, Gaston Tissandier, Canovas del Castillo, l'amiral Paris, l'empereur du Brésil, le général russe Amenkoff et le général chinois Tehengki-Tong. C'est vous dire que tout a dû être fait soigneusement et que le globe représente aussi exactement que possible la terre que nous habitons.

Quand le Congrès eut élaboré ses plans et ses études, on nomma un nouveau comité de dessinateurs pour exécuter la peinture géographique, et d'ingénieurs pour procéder à la construction du globe. Ce dernier est formé d'une multitude de cercles de fer, soutenus eux-mêmes par toute une charpente métallique installée à l'intérieur.



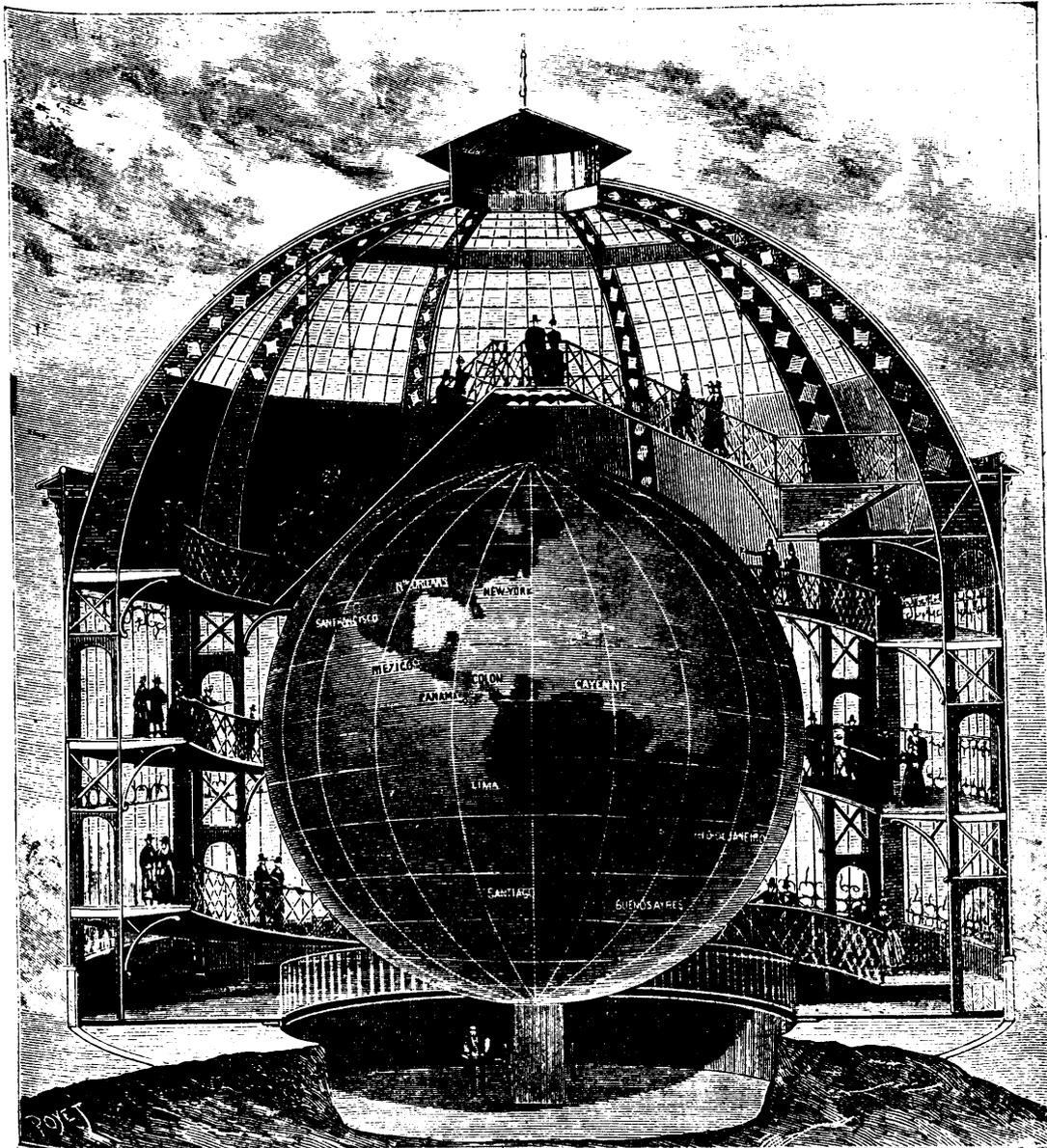
Le globe terrestre au millionième. — Mo. le d'application des fuscaux pendant la construction

Les grands cercles de fer sont munis à leurs côtés d'une garniture en bois, sur laquelle on a fixé les larges panneaux ou sont dessinées les diverses configurations du sol. Ces panneaux sont formés avec une sorte de carton qui, combiné avec une certaine composition chimique, devient aussi dur et aussi résistant que la pierre. Il a fallu *sur* cents de ces plaques pour couvrir la surface du globe. La figure n° 1 montre la manière dont elles ont été fixées au moyen d'échafaudages sur les cercles composant la charpente intérieure de la sphère. Tout à fait au centre de celle-ci, se trouve un pivot qui, reposant sur un pylone ou socle de métal, permet d'imprimer à tout le globe un mouvement de rotation exactement calculé par celui de la Terre. Il en résulte donc que, faisant comme cette dernière un tour entier par jour, il marche avec une vitesse d'une demi ligne à peu près par seconde ; tandis que la terre, dans le même temps, a parcouru un chemin de près d'un demi mille.

Dans le sous sol, est établie la machine qui donne le mouvement au globe sous lequel dans la figure n° 2 vous pouvez voir le mécanicien qui la dirige.

Quand on entre dans ce remarquable établissement, on éprouve une impression profonde ; on a le sentiment de la grosseur énorme de cette terre que nous habitons et qui nous emporte chaque jour avec sa vitesse effroyable à travers les espaces sans que nous nous en doutions même. En présence de cette magnifique figure de la terre, qui tourne silencieusement sous la voûte de fer où les hommes l'ont placée, on se fait une idée de notre petitesse infinie comparée à la grosseur de la Terre. Surtout quand on songe que le globe du Champ-de-Mars qui paraît si grand, n'est par rapport à celle-ci que ce que serait un grain de blé par rapport à lui !

Et à mesure qu'on réfléchit en descendant la galerie circulaire qui fait le tour de la salle, on comprend mieux la réalité des choses ; on établit des comparaisons auxquelles on n'eût jamais songé. Quand on cherche, par exemple, la ville de Paris, sur le globe, et qu'on ne trouve qu'une petite tache à peine grande comme la moitié d'un timbre-poste, on voit combien est petite l'étendue de la grande ville au milieu des espaces immenses au sein desquelles elle est perdue. Puis ce sont les différents pays qui se dessinent à leur véritable grandeur, les montagnes, les cours d'eau, les lacs ! Et enfin la mer ! cette mer immense qui couvre plus des trois quarts de la terre, et au milieu de laquelle



Vue d'ensemble du globe terrestre au millionième de MM. Villard et Cotard

les continents entiers apparaissent comme des îlots perdus ! Et pourtant, si l'on considère ces différents contrées du monde dessinées sur ce globe, alors on s'aperçoit combien est minime encore la partie conquise à la civilisation et à la religion, et on reste effrayé à la pensée que tant de vastes régions sont encore plongées dans les ténèbres de la barbarie ! D'un autre côté, quand on porte ses regards vers les nations civilisées, on demeure étonné à la vue du travail accompli dans notre siècle qu'illustrent les plus étonnantes conquêtes de la science. On peut voir la multitude innombrable de routes ferrées devant lesquelles les voies romaines ne sont que des jeux de bébés, et qui, enserrant le monde sous leur vaste réseau, voient constamment l'homme parcourir son royaume sur son char de victoire que traînent ses plus fiers ennemis : l'eau et le feu enchaînés sous ses lois ! Bientôt elles pénétreront ces routes bienfaitrices jusque dans ces contrées inconnues où nous gémissions tout à l'heure de voir l'homme à l'état de la brute. Et quand nous aurons considéré sur le globe, que nous contemplons ces immenses améliorations, ces travaux de géant de la civilisation, les mers enfermées dans de puissantes digues, ou communiquant entre elles par des canaux gigantesques, les précipices franchis par des ponts et des viaducs magnifiques, les vallées comblées et les montagnes nivelées, la configuration du sol changée par la main des hommes, les grandes relations sociales facilitées et vulgarisées par ces milliers de fils qui emportent la pensée à tous les bouts du monde sur les ailes de l'électricité ; alors, vous comprendrez qu'un grand avenir est réservé aux peuples qui vivent encore dans l'ignorance, et qu'il ne faut pas désespérer du salut et du bonheur de l'humanité.

J. Colomier

RETOUR DU VOYAGEUR CÉLESTE

... Il y avait grande réunion au foyer céleste pour célébrer et fêter le retour de saint Jean-Baptiste, après son voyage au Canada.

Parmi les invités, on remarquait : Jacques Cartier, M. de Maisonneuve, le marquis de Montcalm, le général de Wolfe, la Révde Sœur Bourgeois, Mlle Mance, le R.P. de Brebeuf et M. de la Bouvernière, etc., enfin un essaim glorieux de personnages distingués.

—Ouf ! s'écria saint Jean-Baptiste, en faisant son entrée au milieu d'un rayon de soleil qui rehaussait d'avantage l'or de sa chevelure, que j'en suis fatigué.

Et il tomba dans les bras d'un fauteuil. La noble assemblée s'était levée.

—Tiens ! son père, s'écria la mère toute joyeuse, enfin le voilà revenu, not' Jean, toi qui avait peur qu'il s'en aille aux États.

—Dam ! répondit le père, la jeunesse est parfois si téméraire qu'elle préfère souvent l'enfer au paradis.

—Bon Dieu ! que tu es donc plein de poussière, mon Jean...

—J'aurais voulu vous y voir, vous autres ; si vous croyez que c'est amusant d'être *badré* par tout le monde comme ça...

—Y avait donc beaucoup de peuple ?

—Que c'en était noir à empêcher le soleil de paraître.

—Allons ! Jean, conte-nous tout ce que t'a vu : fais honneur à la société.

Les invités saluèrent.

—D'abord, j'ai vu un grand Monseigneur, plus beau et plus doré que le suisse du paradis. Tout le monde s'agenouillait quand il passait et bénissait... puis il est monté sur une grande belle chaise toute décorée de fleurs, de bouquets, de chandeliers, de rideaux rouges, et de là il parlait au bon Dieu... ; puis il y avait des curés... des curés... des soldats... des soldats longs comme ça ; et saint Jean-Baptiste ouvrit ses deux bras.

—Mon Dieu ! que se devait être beau, exclama toute l'assemblée.

—Et puis encore, lui demanda sa mère.

—... Alors un grand coup de pétard, comme quand le diable se met en colère, est parti, et puis une grande et belle musique a commencé, que j'ai levé les yeux au ciel, pensant que mademoiselle sainte Cécile descendait avec ses musiciens.

—Et puis encore ! lui demanda son père.

—Et puis, tout le monde s'est mis à genoux, et j'ai fait comme tout le monde, même que j'avais à mon côté un beau monsieur qui a écrit une lettre à ma tante Josephite, même que je le dirai à son oncle.

—Jean, lui dit sa mère, il ne faut jamais rapporter ce qu'on voit.

—Eh ben ! alors, pourquoi que vous voulez savoir ce que j'ai vu, vous autres. Eh ben, *na*, je ne dirai plus rien.

—Voyons, mon petit Jean, dis nous encore une autre chose, rien qu'une, et tu diras bonsoir à la compagnie. Les magasins, c'est y beau, par-là !

—Les églises et les maisons sont si hautes que j'ai pu rien voir. J'ai même pas pu voir ma rue Saint-Jean. Ils la démolissent. Aussi, je vous dis ben qu'ils ne m'y prendront plus dans ce *harda*.

—Voyons... voyons... adoucissez vos expressions et tu auras du candi.

—Du candi, dit-il, mais ils m'en ont fourré plein les poches, et il le jeta sur la table.

—Oh ! du sucre d'érable, s'écrièrent-ils tous en ouvrant la bouche et en se le disputant.

Ce que voyant, saint Jean-Baptiste s'esquiva en disant.

—Bonsoir ! tout le monde.

*Antoine P. Rabat*

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu le 6 juillet, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	34,974....	\$50.00
2e prix	No.	36,096....	25.00
3e prix	No.	17,786....	15.00
4e prix	No.	4,682....	10.00
5e prix	No.	26,098....	5.00
6e prix	No.	3,635....	4.00
7e prix	No.	21,435....	3.00
8e prix	No.	12,043....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

261	7,451	12,488	15,898	24,937	34,418
346	7,484	12,510	16,627	25,053	35,343
524	8,275	12,706	17,627	25,530	35,682
545	9,537	12,767	17,935	26,439	35,845
698	9,651	13,200	18,102	27,505	36,887
721	10,106	13,493	19,917	27,940	37,775
753	10,112	14,715	20,053	30,605	38,373
928	10,387	14,842	20,078	30,612	38,562
1,649	10,865	14,860	20,169	31,154	38,840
2,841	11,461	15,033	22,201	31,707	39,486
3,179	11,617	15,045	22,322	31,902	39,534
3,353	11,809	15,049	24,157	32,802	39,543
6,732	12,246	15,066	24,471	33,096	39,743
6,774	12,318	15,560	24,705	34,136	39,807
6,848	12,347				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Bédard, No 264, rue Saint-Jean, Québec.



MORALISTE EN BADINANT

C'est, ma foi, un fort gentil volume que je viens de parcourir (\*) ; en deux traits, je l'ai lu 224 pages : mais ça commande votre intérêt du commencement à la fin. Si vous ne l'avez pas encore fait, ouvrez ce livre-là, et je parie que j'aurai des imitateurs, tant ça vous empoigne, ces traits légers, si rapidement esquissés.

Ce qui frappe le plus, de prime abord, dans les *Coups de Crayons*, c'est l'esprit éminemment pratique de l'auteur : on y reconnaît aisément la plume qui sait toujours si bien moraliser, en style aimable, dans nos deux seules revues de la jeunesse, *l'Étudiant* et *le Couvent*, que l'abbé Baillargé rédige depuis leur fondation avec ce talent qui lui est propre. Il faut voir avec quelle habileté l'auteur sait faire flèche de tout bois, lorsqu'il s'agit de proposer à ses lecteurs une pratique chrétienne ou simplement morale. Observateur diligent, le moindre bout de discours, l'action d'apparence la plus commune lui donnent occasion d'un bon conseil ; il nous le sert sur place en des termes tous jours convaincants, malgré leur extrême concision. Il n'insinue pas, il démontre, il ne flatte pas, il persuade. C'est comme en se jouant, dans le courant de ce récit tout plein d'animation, qu'il prouve qu'il est nuisible à un jeune homme d'user de tabac, qu'il est mal à lui de courtiser une jeune personne sans dessein fixe de mariage ; qu'il ne convient pas à mademoiselle de forcer la main à sa maman pour valser avec celui-ci, sortir en chapeau, seule, avec celui-là, que la mère doit y bien veiller ; que messieurs les commissaires d'écoles ont tort, enfin, de donner comme prix des livres cartonnés aux élèves avancés dans les classes, et encore plus, de ne pas encourager notre librairie nationale, quand "nos écrivains meurent de faim," etc., etc. Ou je me trompe fort, ou c'est là du sens pratique, pour nous, n'est-ce pas ?

Un autre point de vue sur lequel ne ressort pas moins vivement l'esprit pratique de l'auteur, c'est qu'il ne manque pas l'occasion de glisser un bon mot, dans le cours de ses pages ou au talon d'icelles, en faveur d'un livre ou d'un journal utile : *Le Naturaliste Canadien*, de l'abbé Provencher, y a le sien, à côté de *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, de M. Ernest Myrand ; *l'Étudiant* et *le Couvent* en bénéficient pareillement : c'est bien naturel, mais ce n'est pas moins juste.

Ce caractère qui les distingue ne semble pas prêter peu de consistance aux *Coups de Crayons*, et pallierait, au besoin, aux yeux des prévenus, leur apparente légèreté. Sur ce point là, d'ailleurs, il faut bien s'entendre avec l'auteur, comme il nous l'indique au début. Il n'a pas prétendu faire de riches tableaux ni même de grands dessins, mais de simples *coups de crayons* : il s'est agi, pour lui, de faire voir à ses lecteurs les hommes et les choses peints sur le vif, tels qu'on les rencontre, tous les jours, sur le chemin de la vie, et de faire avec eux les réflexions que commande naturellement la variété de situations qui résulte de ce contact. On ne pourra s'empêcher de constater qu'il n'a pas mal rempli son cadre.

Les *Coups de Crayons* sont de bon augure : voilà un genre nouveau, un genre plein d'agréments dont vous dotez notre bibliothèque canadienne ; nous en sommes vos obligés, monsieur l'abbé. Comme vous le dites bien : "Celui-là n'arrivera jamais à tirer de sa plume toute l'utilité dont elle est capable qui n'ose pas commencer à écrire." Vous avez noblement débuté, nous aimons à croire que vous ne vous en tiendrez pas là.

*Le saint-Esprit*

(\*) "Coups de Crayons," par F.-A. Baillargé, ptre. des presses de "l'Étudiant" et du "Couvent." Joliette Prix : 25 cent.



## RÉVEILLEZ PIERROT

A quoi rêve-t-il, le maître d'école  
La moisson retient son monde aujourd'hui ;  
Il n'a qu'un disciple en face de lui,  
Le petit Pierrot, une tête folle,  
Qui, soit de chaleur, soit de vague ennui,  
Dort à poings fermés, oubliant son rôle.

Secouez Pierrot, maître ! l'heure court ;  
Ce gamin est là pour apprendre à lire  
Et, quand on lui montre un livre, il soupire,  
Tandis qu'au galop l'avenir accourt,  
Tandis que le livre a tant à lui dire  
L'enfant ne sait pas que le temps est court.

Hélas ! le régent, pris de lassitude,  
Semble, en écoutant l'élève ronfler,  
Se dire à lui-même : " A quoi bon parler ?  
Si je l'éveillais, loin d'être à l'étude,  
Il regarderait les mouches voler...  
Profite, Pierrot, de ta solitude ! "

Maitre, y songez-vous ? et votre devoir ?  
Des menus oublis qu'on ose commettre,  
Monsieur l'inspecteur peut ne rien connaître,  
Monsieur le Préfet peut ne rien savoir,  
Mais la conscience a bientôt dit : " Traître ! "  
Et ses yeux divins sont là pour tout voir.

Nul de nous n'a droit à faire relâche  
D'après un décret de son bon vouloir ;  
Et, gros d'amertume ou de nonchaloir,  
Ce mot : " A quoi bon ? " rend l'ouvrier lâche.  
Chacun a son champ à faire valoir,  
Honte au journalier qui boude à la tâche !

Maitre, la pendule a sonné trois coups,  
Appelez Pierrot ! l'ordre est en souffrance,  
Et ce qui dort là, c'est notre espérance !  
Quoi ! vous murmurez, riant en dessous :  
" Ce n'est pas Pierrot qui fera la France ! "  
En vérité, maitre ? et qu'en savez-vous ?

D'ailleurs, son destin n'est pas votre affaire ;  
Ce qui vous revient, c'est d'avoir souci...  
Des humbles leçons qu'il vient prendre ici.  
A chacun son lot, à chacun sa sphère ;  
Mais Dieu paie au fond d'un même merci  
Quiconque ici-bas fait ce qu'il doit faire.

Maitre, pardonnez ! on ne sait que trop  
Ce que parfois coûte à l'âme virile  
Un cri sans échos, un labeur stérile ;  
Mais lorsque la loi le commande, il faut  
Parler pour un seul comme pour cent mille...  
La consigne est là, réveillez Pierrot !

Mme A. BARUTEEL.  
Lauréate de l'Académie française.

## LE MARTYRE DU PÈRE DAMIEN

(Voir gravure)

Sur une île éloignée du Pacifique, au milieu d'une population sauvage, attaquée du mal le plus affreux, est mort dernièrement un homme dont la renommée traversera les siècles et dont la conduite excite aujourd'hui plus d'admiration que celle d'un conquérant.

Toute la presse anglaise réclame la canonisation d'un Belge qu'elle place à côté de Gordon, et même au-dessus, dans la hiérarchie de la sainteté et de l'héroïsme. Il s'agit du Père Joseph Damien qui vient de mourir à Molokai, dans les îles Sandwich, au milieu des lépreux horribles.

Ce nom de Damien prédestine décidément aux existences et fins extraordinaires. Saint Damien, le thaumaturge qui fut martyrisé sous le règne de Dioclétien, avec frère Come ; Pierre Damien, le grand théologien et ascète du onzième siècle, qui se dépouilla de la pourpre cardinalice pour aller frugalement vivre de racines ou plutôt pour en mourir ; Robert Damien, si abominablement torturé par les bourreaux de Louis XV, enfin, Joseph Damien qui s'est fait misérable afin de soulager les misères d'autrui. Joseph Damien était né à Louvain, qu'il quitta à trente ans pour les mers du Sud.

Au moment où sa mort était annoncée, paraissait un récit de sa vie, une esquisse de sa physionomie, tracée dans le *Nineteenth Century* par un voyageur anglais, M. Clifford, qui l'avait vu, il y a quelques mois, en Océanie, et était rentré à Londres ébloui du spectacle.

L'histoire a la simplicité d'un morceau de Bible. Une lepre terrible et contagieuse ravage la population des îles Sandwich. Ses victimes sont l'objet d'un traitement aussi cruel que celui prescrit par Moïse contre les pestiférés de son temps. On les déporte, on les isole dans Molokai, une île qui est une petite merveille de la nature, paraît-il : car ses rives, baignées par un flot couleur saphir, sont ourlées de convolvulus mauves, d'hibiscus odorants, de toute une végétation de rêve ; des oiseaux écarlates, des pluviers dorés, des tourterelles qui semblent pétrées dans de la neige, traversent d'éclairs multicolores son éther ; le soleil nûme constamment d'or ses montagnes ; c'est un Eden — l'Eden de la mort, le Paradis-azaret, car les sept ou huit cents lépreux qu'on y séquestre y meurent tous au bout de quatre ou cinq ans, dans la solitude de leur pourriture. C'est là que, robuste et sain et tout jeune, Damien se rendit en 1873, poussé par l'ambition de quelque sacrifice sublime, par dévouement. Il s'installa dans une cabane qu'un palmier caressait de sa verte étreinte, consola les hideux parias, leur apprit à lire, à écrire, à chanter, leur construisit des églises,

fit fleurir dans les âmes, gagnées par les ulcères du corps, la croyance en Dieu et en un autre monde bienheureux. Et l'inévitable arriva. Un soir le médecin de Molokai, atteint lui-même du terrible mal, aborda le père Damien et, de l'air dont on doit annoncer une condamnation à mort, lui dit : " Vous êtes frappé à votre tour. " A quoi le missionnaire belge répondit simplement : " Je m'y attendais. "

M. Clifford, le voyageur anglais, qui a raconté tout dernièrement dans le *Nineteenth Century* son voyage d'il y a quelques mois à Molokai, constate que le père Damien avait la peau du front affreusement gonflée et ravivée de rides comme un champ haché par la grêle. Les sourcils étaient tombés, les oreilles boursoufflées avaient fantastiquement grandi. Des plaies mangeaient le nez, les joues, les mains, tout ce qui était visible de cette pauvre chair en décomposition. Il était gai, malgré tout, et on était gai autour de lui, d'une gaieté qui le vénérait. Et il est mort, n'ayant conservé intactes, de son ancien être, que de belles boucles de cheveux noirs, où quelques fils blancs s'étaient mis.

Je note spécialement un détail du récit de M. Clifford, qui donne au courage de l'ami des lépreux lui-même, un degré presque effrayant. Le voyageur anglais avait eu l'innommable cruauté de partir pour l'île Molokai avec un miroir dans sa valise. S'il est une industrie légitimement bannie de cette terre de pestiférés, c'est celle de la fabrication des glaces, jusqu'à l'arrivée de M. Clifford, chacun de ces maudits avait pu se faire illusion sur son cas personnel, penser du voisin : " Qu'il est hideux ! " et de soi-même : " Il est impossible que je sois aussi laid que ça. " Tout malade évitait prudemment de se faire photographier par l'eau, et concevait à l'égard de son physique une foi qui le sauvait de la désespérance et du suicide. Or, M. Clifford eut la criminelle mala hresse de parler de son miroir, et Joseph Damien a eu l'incroyable vaillance de s'y regarder. Concevez-vous cette tragique confrontation du lépreux avec lui-même ? Il paraît que le missionnaire recula et dit : " Je ne me croyais pas défiguré à ce point-là. " Puis il sourit rêveusement, en dedans de lui ; car sans doute il sentit qu'il venait d'épuiser la coupe des douleurs humaines, de gravir le dernier degré de son calvaire.

Il ne faut pas s'étonner que les Anglais protestants tournent les yeux vers Rome pour demander la béatification de ce Belge. Jamais les missionnaires anglais ne pousseront leur zèle jusque-là.

Le prince de Galles s'est mis à la tête d'un comité qui se propose de faire ériger un monument sur la tombe du Père Damien, le célèbre missionnaire catholique des lépreux de l'Est. Parmi les membres de ce comité se trouvent l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres, le cardinal Manning, le Dr Spurgeon, M. Gladstone, M. Morley et lord Randolph Churchill.

## PHARMACIE DE MÉNAGE

LA RHUBARBE. — La rhubarbe est une des plantes originaires du Volga, la racine amère et odorante possède des propriétés purgatives, la tige droite est garnie de grandes feuilles dont un côté est couvert de duvets serrés. Dans plusieurs pays du Nord, les jeunes feuilles se mangent cuites comme les épinards. En Angleterre, avec les pousses nouvelles, on confectionne des puddings qui ont le même goût que s'ils avaient été faits avec des grossesilles vertes. Les Russes mâchent les feuilles de rhubarbe pour apaiser la soif. Les Persans emploient la plante entière comme remède dans les maladies inflammatoire.

La rhubarbe est tonique et purgative. Elle stimule l'action de l'estomac et convient surtout aux personnes délicates. Son usage est d'autant plus répandu qu'elle se prend facilement et ne gêne en rien les habitudes. Elle s'emploie généralement sous forme d'une poudre d'un beau jaune. On la prend au commencement du repas, dans une cuillerée de potage. Pour qu'elle produise de bons effets, il est nécessaire d'en prendre plusieurs jours consécutifs. Le nombre de jours varie selon les tempéraments.

Lorsqu'on emploie la rhubarbe comme tonique dans les faiblesses d'estomac, la dose doit être de 30 à 50 centigrammes. Lorsqu'on veut la faire agir comme purgatif, on doit prendre de 2 à 4 grammes.

Pour les enfants, on fait infuser à froid un morceau de rhubarbe dans une pinte d'eau et on leur en fait boire quelque cuillerée avant chaque repas. — UN INTERNE.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

Pour empêcher le lait d'aigrir. — Il y a des personnes qui, pour conserver le lait, le font bouillir ; c'est seulement un moyen de faire perdre au lait sa saveur agréable. Pour le garder bien frais, on le renferme dans une bouteille bien bouchée que l'on entoure d'un linge mouillé. Le lait peut être ainsi conservé deux jours au moins.

Crème moussieuse au caramel. — Cuire au caramel  $\frac{1}{2}$  livre de sucre ; verser dessus un demi-verre d'eau bouillante ; l'y laisser dissoudre sur des cendres chaudes ; faire réduire ce sirop jusqu'à consistance épaisse, et après son entier refroidissement, le mélanger à la crème qu'il colorera d'un beau jaune. L'opération se continue comme pour la crème fouettée.

Gâteaux d'amandes. — Jetez dans l'eau bouillante un demi-livre d'amandes débarrassées de leur pellicule et mises dans un mortier de marbre, mêlez-y une once de gomme arabique dissoute dans l'eau. Aux amandes, réduites en pâte, ajoutez une livre de sucre pulvérisé et un peu d'eau de fleurs d'orange ; continuez à piler, et lorsque le tout a présenté la consistance de pâte maniables arrangez en gâteau plat et mettez dans un four ordinaire ou un four de campagne.

Manière de donner aux pommes le goût et le parfum de l'ananas. — Ayez une petite caisse en bois, pouvant bien se fermer ; mettez au fond un lit de fleurs de sureau, arrangez dessus un rang de pommes de reinettes bien fraîches ; empêchez qu'elles ne se touchent, en mettant entre elles un peu de cette même fleur ; recouvrez-en aussi un peu le premier rang et ainsi de suite jusqu'à ce que la caisse soit pleine, terminez par un lit de sureau, couvrez avec une feuille de papier. Fermez hermétiquement la caisse, et au bout de trois semaines ou un mois, les pommes auront le goût de l'ananas.

## CHOSSES ET AUTRES

— Le cardinal Manning a reçu dans le sein de l'Eglise catholique romaine le Rév. M. Townsend, qui était dernièrement principal de la mission Oxford, à Calcutta, et qui était aussi l'un des six premiers clergymen de l'Eglise anglicane.

— Voici ce que divers gouvernements paient à leurs chefs : Les Etats-Unis, \$50,000 par année ; la Perse, \$30,000,000 ; la Russie, \$10,000,000 ; Siam, \$10,000,000 ; Espagne, \$3,900,000 ; Italie, \$3,000,000 ; Angleterre, \$3,000,000 ; Morocco, \$2,500,000 ; Japon \$2,300,000 ; Egypte, \$1,575,000 ; Allemagne \$1,000,000 ; Portugal, Suède et Brésil \$600,000 chacun ; France, \$200,000 ; Haïti, \$240,000 ; Suisse \$3,000.

— De l'influence du bleu sur les yeux. C'est une question qui vient d'être soumise au conseil d'hygiène en France. On aurait reconnu que l'emploi du papier rayé avec des lignes bleues, généralement usité dans les cahiers d'école, est très préjudiciable à la vue et serait en partie la cause de ce déploiement insolite de lunettes vertes qu'on est à même de constater sur le nez des adolescents. Si le fait est reconnu exact, qu'on change au plus vite ce maudit papier !

— Il n'est rien de nouveau sous le soleil, pas même en ce qui concerne la mode. Cette démonstration, faite déjà, se trouve confirmée par une intéressante communication faite par M. Nicaise à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Nicaise a présenté sept épingles en os sculpté, découvertes à Lyon, dans la nécropole gallo-romaine de Saint-Just. Lyon, la grande cité des Gaules sous l'empire romain, contient des richesses archéologiques que des fouilles mettent au jour chaque année. La nécropole de Saint-Just a déjà fourni, à elle seule, des documents importants.

— Un incendie considérable a détruit récemment une partie du palais impérial à Pékin. Les astrologues de la cour, consultés dans toutes les circonstances graves, ont annoncé que le Dragon de feu, qui personnifie l'empire chinois, avait très certainement eu une de ses cinq pattes écrasée par un des chemins de fer récemment installés, et il avait dû vomir son feu sur le palais de l'empereur. Il a été immédiatement décidé, par décret impérial, que pour éviter le renouvellement d'une pareille calamité, toute nouvelle concession de chemin de fer serait impitoyablement refusée ; quant aux chemins de fer déjà autorisés, ils continueraient à fonctionner si le Dragon se tenait désormais tranquille.

VARIÉTÉS

Le père.—As-tu entendu ta mère qui t'appelle, depuis cinq minutes, pour te coucher ?  
Tommy.—Oui, papa.  
Le père.—Comment ! Et tu ne venais pas ?  
Tommy.—Tu sais comme maman est nerveuse. J'avais peur de trop la surprendre en écoutant tout de suite.

—Pardon, monsieur, dit le garçon de café à qui le consommateur remettait vingt-cinq centimes de pourboire à même la monnaie qu'il venait de recevoir : c'est le mauvais trente-sous que vous me donnez.

En police correctionnelle :  
Le président—Vous avez roué de coups de bâton votre malheureuse femme ?  
L'accusé—Le médecin lui avait ordonné des frictions sèches !

Deux amis font la conversation :  
—Isaacson à l'air bien désolé.  
—Ce n'est pas étonnant. Il a perdu sa femme l'année dernière ; elle est tombée à l'eau et on n'a jamais retrouvé le corps.  
—Et c'est parce que sa femme s'est noyée l'an dernier qu'Isaacson est si triste ?  
—Naturellement ; il la pleure encore. Elle avait tous ses diamants sur elle quand elle est tombée à l'eau.

Entre journalistes de n'importe quelle opinion :  
—Vous avez lu le chroniqueur de ce matin ?  
—Oui, mon cher, je l'ai lu deux fois.  
—Oh ! c'est trop aimable, vous me gênez !  
—Mais non, pas du tout, c'était pour la comprendre !

Pensées choisies de Briolet :  
" Lorsque l'on se fait la barbe, la vie ne tient qu'à un fil ; celui du rasoir."  
" La lettre I n'a jamais de point de côté."  
" C'est quand les gouvernements se sentent morveux qu'ils ont besoin de beaucoup de mouchards."  
" Dans l'église, au lutrin, les chantres ont la bouche en cœur."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 512.—Devinette  
Cotin, vieux dur à cuire,  
Peux-tu me dire  
Ce qu'est à son mari  
La femme légitime  
D'un capitaine maritime.  
Quand celui-ci  
Est de service  
Soit sur le pont, soit à l'hélice ?

No 513.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE  
Obtenir, par la décomposition de la phrase qui suit, deux mots ayant un sens absolument contraire.  
BAISSE LE COFFRE.

No 514.—CHARADE  
On me dit que tu te maries.  
Je t'en fais ici compliment ;  
Ton Un, paraît-il, est charmant  
C'est le beau prince des féeries !

Il t'adore, et les rêveries,  
Qui berçaient ton Deux si souvent,  
Trouvent en lui leur dénoûment ;  
Du roman l'on passe aux mairies !

Le Tout est fixé dans un mois.  
Quand ces vers paraîtront, je crois,  
Vos promesses seront inscrites ;

N'importe, ma chère ! je veux,  
O la reine des marguerites,  
Te prier d'accepter mes vœux !

SOLUTIONS

No 511.— Dans 8 ans. Théodore 26 ans, Charles 39 ans, Gustave 78 ans.

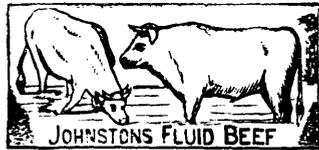
ONT DEVINE :

Alphonse Guérette, Lévis ; P. Lachance et John Turcot, Montréal.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

**Le Musée des Familles**, publication bimensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs ; Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



La Compagnie d'Assurance  
**NORTHERN OF ENGLAND.**  
Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000  
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA  
1724 NOTRE-DAME, MONTREAL  
ROB. W. TYRE, Gérant.  
AGENTS POUR LA VILLE  
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**  
SAVONS MEDICAUX  
DU  
**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS  
Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.  
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,  
Saint-Eustache, P.Q.  
**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

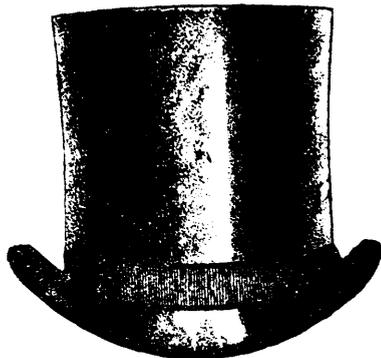
HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

**VICTOR ROY,**  
ARCHITECTE  
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED**  
Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser comme suit : Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).

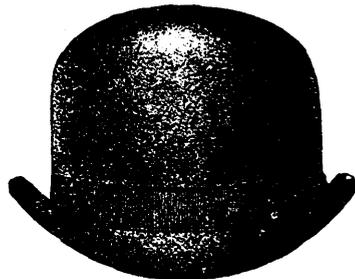
Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada. **ES**

**PRENEZ EN NOTE !**  
Dans les piques-niques ou les campements, servez-vous du  
**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

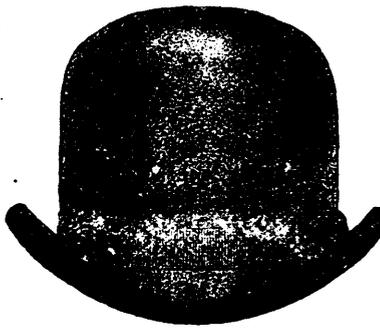


(Premier prix)

**LORGE & CIE.,**



**CHAPELIERS ET MANCHONNIERS**



21, rue Saint-Laurent  
**MONTREAL**

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.  
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.  
On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

**ETABLIE EN 1870**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10  
(Bâtisses des Sœurs) **MONTREAL**

**SIROP ANTI-BRONCHITE**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR  
**ALF. BRUNETTE**

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE  
**FIT MA TANTE**

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

**LE BON GRAND SAINT-LEON**  
A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.  
**LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON**  
54, CARRÉ VICTORIA  
**M. A. POULIN,**  
Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

**THIS PAPER** may be found on file at Geo. F. Vertling Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 JUILLET 1889

## SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

## LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

—Ça viendra ! affirma sir Jonathan très convaincu.

—Oui appuya Mme Pembroke, car elle n, paraît-il, de qui tenir pour cela.

On passa dans la salle à manger.

Toute la soirée il ne fut question que de la famille française, si loin de Robert par la distance, si près par le cœur.

Sir Pierce observait beaucoup le jeune homme et parlait peu.

On eût dit qu'il cherchait à percer à jour celui dont il allait devenir le professeur, peut-être l'ami.

## II.—SIR JONATHAN PIERCE

Ce ne fut pas deux jours après, mais bien le lendemain même, que Robert de Sauves commença à partager les études de Benjamin Pembroke.

Sir Jonathan, dont l'instruction paraissait très étendue, excepté toutefois pour les langues anciennes qu'il ne connaissait pas, s'occupait en effet beaucoup des deux jeunes gens.

Sa vie, du reste dans laquelle ne semblait pouvoir entrer ni une distraction, ni un plaisir se partageait entre la direction intérieure de l'usine, l'étude et la peinture.

Il avait repris son flegme glacial, mais un véritable flegme américain, uniforme, constant, et que rien jamais ne paraissait devoir altérer.

—Ce procès en contrefaçon, ou plutôt l'idée qu'une tache serait sur le nom très pur de mon père, dit un jour Benjamin à Robert, est, avec la photographie de votre cousine, la seule chose qui ait, je crois, fait battre son cœur, jusque là un peu mort.

—Le procès, je l'admets. C'est possible. Mais la photographie d'une enfant inconnue ? . . . Comment cela ? j'avoue que je ne le comprends pas.

—Ma mère a fait absolument la même réflexion que vous.

—Ah ! Et qu'à répondu sir Jonathan ?

—Que miss Georgie ressemblait étonnamment à une petite sœur, emportée à la Louisiane par un accès de fièvre jaune, quand elle avait douze ou treize ans. Cette petite fille, que mon père a connue, miss Maud, a été la grande passion de la vie de mon cousin, de cinq ou six ans plus âgé qu'elle.

—Et je trouve l'explication admissible ! . . . dit Robert. Ce sont ses yeux qu'il a probablement donnés à Georgette. Car ce n'est pas un regard né du rêve d'un artiste, celui dont votre cousin a gratifié son portrait. Ces yeux-là sont trop vivants, trop vrais, trop parlants, pour n'avoir pas été vus par lui quelque part.

—Oui, ce sont les yeux de sa sœur.

La présence de Robert à New-York fut un bien autant pour Benjamin que pour lui.

Une grande amitié ne tarda pas à lier les jeunes gens entre eux, et ils se donnèrent réciproquement les qualités qui leur manquaient et qu'ils possédaient mutuellement.

Mais ce fut Robert surtout qui, sous la calme et persévérante direction de sir Jonathan, vit tout le côté artistique de sa nature se développer d'une extraordinaire façon.

Ce sens si parisien et si charmant, appliqué à l'industrie, ne tarda pas à y faire des merveilles.

Il ne fut pas long à comprendre l'invention de sir Pierce, aussi bien que celle de M. de Sauves, il apporta toute son intelligence à lui consacrer ses aptitudes d'artiste, et il y réussit.

Bientôt, à Pierre charmé et heureux outre mesure, des extraordinaires progrès de son fils, sir James qui était en correspondance suivie avec lui, envoya des modèles adorables trouvés exclusivement par Robert.

Sir Jonathan s'occupait de lui avec une passion

étrangers qui ne l'avaient pas encore vu, alors l'œil si calme et toujours si insondable de Jonathan avait de courtes flammes.

Aimait-il Robert, avec cela ?

On n'eût pu le dire.

Sir Pierce ne laissant jamais deviner ses impressions, et les confiant encore moins à qui que ce soit.

Il n'avait plus reparlé de Georgette Chaniers devant Robert, et celui-ci, depuis qu'il savait que sa cousine rappelait à son professeur un si douloureux, si poignant souvenir, n'en parlait pas davantage.

Sir Pierce se contentait, sans jamais écrire, et par l'entremise de son associé James Pembroke, d'envoyer à la fillette des cadeaux somptueux.

Georgette, enthousiasmée de son mystérieux ami, de ce nabab inconnu qui la comblait de tout ce que son orgueil pouvait envier, mettait toujours pour lui une petite lettre dans celle qu'elle écrivait à Robert.

Sir Jonathan la recevait des mains de son élève, y jetait à peine les yeux avec un visage très indifférent ; puis il la serrait dans un petit portefeuille noir qui ne le quittait jamais, sans qu'un mot, un geste ou un simple jeu de physionomie laissât pressentir l'impression éprouvée.

Il y avait près de deux années que ces choses duraient, quand un soir, sur un des bancs du parc, Robert et Benjamin échangeaient entre eux des confidences de jeunes gens.

Quoique leur vie fût austère, et leur conduite très régulière, la femme sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, ne pouvait manquer de faire les frais de leur conversation.

Après s'être dit leurs goûts, leurs désirs, leurs aspirations, ce qu'ils voulaient et ce qu'ils cherchaient, Robert tout à coup eut un grand soupir.

—Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Benjamin.

—Rien, moins que rien même. Et je n'ai peut-être pas le droit de le dire.

—Oh ! à moi, ton ami ?

—C'est si intime, si délicat.

—Raison de plus.

—Et bien, comme tout artiste, j'avais vu dans les lointains du rêve et de l'imagination, une apparition très blanche, très blonde, très douce, un peu comme ma tante Adèle qui est pour moi le type de la perfection humaine, entier dans ma vie pour n'en plus sortir jamais.

A cette douce fiancée, j'eusse donné toutes les forces de mon intelligence, toutes les

aspirations de mon cœur.

Je l'eusse aimée . . . Oh ! oui, à la folie . . . Mais je l'eusse protégée surtout.

Je ne comprends l'homme que comme le protecteur, le directeur, le maître. La femme doit être l'amic, la consolatrice, l'inspiratrice. Quelque chose de très pur, de très bon, de très dévoué, qui existe pour le foyer seulement, et ne se montre jamais au dehors.

—Difficile à trouver, je crois, dit Benjamin.

Vois-tu, mon cher, comme tu donnes inconsidemment raison aux idées que je me suis faite sur les races, et que nous discussions l'autre jour : Tu as le type d'un Arabe pur sang, avec ton fin profil brun et tes yeux noirs, eh bien, tu as aussi les tendances de ces gens-là, et un peu leurs théories sur les femmes. Mais qui t'empêchera donc de réaliser ton rêve ?



Robert avait fait avec Benjamin une longue promenade à cheval.— Voir page 76, col. 2.

absolue, quoique contenue, comme toutes ses impressions.

A mesure que les progrès de Robert s'accroissaient, sir Pierce le poussait davantage, le dirigeait merveilleusement, travaillant lui-même pour être à la hauteur du jeune homme, et ne rien lui laisser ignorer des découvertes scientifiques actuelles.

Il en était très fier.

Encore plus que de Benjamin qui, cependant, lui faisait honneur également.

Lorsque dans le salon de sir James, des amis venaient passer la soirée ou dîner, Jonathan s'arrangeait toujours pour que Robert parlât, qu'il fut écouté et apprécié.

Alors, quand il voyait qu'on le trouvait intelligent, aimable, instruit : quand la sympathique nature du fils de Pierre produisait son effet sur les

— Eh ! c'est là le côté délicat de ma confiance !

— Voyons, je ne te trahirai pas.

— Je le sais bien. Ma tante Adèle désire que je sois le mari de ma cousine Georgette. Et cette enfant que j'aime profondément cependant, n'est pas, ne sera jamais celle que j'ai entrevue au milieu des songes d'or de mon adolescence.

— Alors, ne te marie pas avec elle. Du reste, tu n'as que dix-huit ans, elle douze, et bien de l'eau passera sous les ponts en attendant que vous soyez tous les deux au moment d'aller devant le maire et le curé.

— Oui, mais si les désirs de ma tante ne changent pas, si elle les inculque à sa fille, celle-ci deviendra quand même et envers tout ma femme.

— Ah ! pourquoi ?

— Parce que ma tante m'a élevé comme une mère, que j'ai contracté vis-à-vis d'elle une dette de cœur, d'honneur et de reconnaissance, que ma vie entière ne lui payera pas.

Si elle estime que je dois faire le bonheur de sa fille, si elle l'espère, si elle y compte, mon devoir est de lui donner pleine et entière satisfaction. Et c'est ce que je ferai.

— Même en dépit de ton goût ?

— Qu'est le goût, Benjamin, devant le devoir ? . . .

— Sais-tu que tu es un grand cœur Robert, et que je t'admire ! . . .

— Tu exagères, j'ai le sentiment de la reconnaissance, et un grand amour pour celle qui a été aussi bonne pour moi que ma mère morte, voilà tout. A ma place, tu ferais comme moi.

Benjamin n'eut pas le temps de répondre.

Un léger bruit se fit derrière le massif au bord duquel s'appuyait le banc où étaient assis les deux amis, et sir Jonathan parut.

Était-il là depuis longtemps ? . . .

Avait-il entendu leur conversation ? . . .

Le jeune Pembroke qui avait une grande estime pour son professeur, et qui répétait très haut qu'il n'avait jamais menti, le lui demanda.

— Oui, répondit franchement M. Pierce. Je vous ai entendus causer tous deux, et j'ai voulu savoir de quoi vous parliez, c'est bien un peu le droit d'un maître, n'est-ce pas ?

— Surtout d'un ami tel que vous, mon cousin, répondit Benjamin.

Jonathan resta impassible. Au bout de quelques secondes, il reprit :

— J'ai surtout entendu les dernières paroles de M. de Sauves.

— Et qu'en dites-vous ?

— Qu'il a de beaux et nobles sentiments qu'il devra tâcher de garder toute sa vie.

— Alors vous l'approuvez ?

— Certes, et de toute mon âme.

Son grand œil gris brillait d'un insoutenable éclat. Il paraissait en proie à une émotion qui était loin de lui être habituelle, lui toujours semblable à une statue de marbre.

Mais bientôt, le souverain empire que M. Pierce avait sur lui-même parut reprendre ses droits, car la flamme de sa prunelle s'éteignit, sa physionomie revêtit son expression habituelle de flegme indifférent, et ce fut de sa voix plus calme que jamais qu'il dit à son parent :

— Vous savez bien, Benjamin, que la satisfaction du devoir accompli est ce qui donne les plus grandes joies en ce monde !

A partir de ce jour, la glace dont s'entourait l'Américain ne fondit pas, loin de là. On eut dit, au contraire qu'il se concentrait encore davantage, si c'est possible, au-dedans de lui-même ; mais sa sollicitude pour ses deux élèves, surtout pour Robert, augmenta d'une façon évidente.

Un jour que le fils de Pierre était un peu pâle, Jonathan lui dit :

— Vous travaillez trop. L'excès en tout est un défaut. Il faut vous distraire.

— Comment me parlez-vous ainsi, sir Jonathan, demanda doucement Robert, vous qui n'avez jamais une heure de distraction ou de loisir ?

— Oh ! moi, je suis vieux, ma vie est terminée. Tandis que la vôtre commence. Il fait très beau, aujourd'hui ; descendez avec Benjamin derrière la maison, vous trouverez une petite surprise de votre professeur.

Ils y coururent tous les deux, comme des enfants

qu'ils étaient, et découvrirent en effet un petit domestique tenant par la bride deux admirables chevaux que M. Pierce donnait aux jeunes gens, avec le groom et sa monture par-dessus le marché.

Ce fut une joie sans nom, et une reconnaissance infinie, car tous les exercices du corps passionnaient Robert au moins autant que son ami.

A quelques temps de là Jonathan offrit à ses élèves, un phaéton, venu à grands frais de chez Binder à Paris.

Puis un yacht à vapeur, une merveille, qu'ils devaient faire marcher à tour de rôle, tous les deux, tantôt comme capitaine, tantôt comme mécanicien.

En dépit de l'affection qu'eussent dû faire pressentir tous ces cadeaux, les remerciements enthousiastes qu'ils provoquaient paraissaient ennuyer atrocement l'associé de sir James.

— Bien, bien, disait-il de cette voix sans inflexion qui arrêtait sur le coup les plus chaudes expansions, travaillez : je ne veux pas d'autre reconnaissance.

Mais Robert suivait trop scrupuleusement ce conseil à la lettre, car un jour, où il avait fait, avec Benjamin, une longue promenade à cheval pour secouer un fort mal de tête gagné derrière les équations et les  $x$ , il se sentit fortement courbaturé.

Mme Pembroke le força à se mettre au lit en rentrant.

Il dormit très mal toute la nuit : une fièvre violente lui donnait une chaleur d'incendie ; il tournait, retournait dans son lit, sans pouvoir trouver une position tenable.

Mais chaque fois qu'il se dressait sur ses oreillers, essayant de secouer l'assoupissement lourd qui le tenait, tout peuplé de cauchemars et de sensations pénibles, il vit sir Jonathan debout devant son lit, lui présentant une tasse ou un verre dans lesquels était le breuvage rafraîchissant qui le désaltérait.

Au jour, le médecin vint.

Le fils de Pierre était très malade : l'homme de l'art redoutait une fièvre typhoïde.

On éloigna aussitôt les enfants de sir James, et Mme Pembroke, en femme dévoué qu'elle était, s'installa au chevet du jeune homme.

Mais elle n'y demeurait pas seule.

Pour la première fois, depuis que l'usine était fondée, on vit Jonathan Pierce abandonner ses machines, ses commandes, ses ouvriers.

Assis sur un fauteuil, sans jamais prononcer une parole, c'était lui qui veillait à ce que tous les remèdes ordonnés par le médecin fussent scrupuleusement pris par Robert : lui qui aërait la chambre, qui faisait sortir les gens inutiles, qui redressait le jeune homme dans son lit : qui arrangeait les draps, et tout cela avec une adresse de femme, et des attentions telles, qu'un père seul eût pu les trouver, pour un fils ardemment aimé.

Il ne tolérait personne que Mme Pembroke autour du lit du malade, et encore . . .

Quant à lui, il semblait être de fer, et la fatigue ne paraissait pas avoir de prise sur sa maigre personne.

Mais un soir, le médecin en partant dit :

— M. de Sauves est arrivé au point culminant de la maladie. La crise suprême et décisive aura certainement lieu cette nuit ; demain matin, il sera mort ou sauvé.

Quand Mme Pembroke eut, après ces paroles, refermé la porte sur le médecin qui s'en allait, elle ramena ses yeux sur l'associé de son mari, et faillit laisser échapper un cri.

Jonathan, appuyé à la cheminée, le regard fixe et les lèvres toutes blanches, semblait sur le point de tomber en syncope.

Elle s'élança vers lui.

— O mon cousin, s'écria-t-elle, la voix tremblante de larmes, qu'avez-vous . . .

— Trop peu de chance, en vérité ! . . . Ah ! que le tonnerre m'écrase ! . . . Si ce garçon-là meurt, c'est que je suis maudit ! . . .

Il avait prononcé ces mots avec une expression de si poignant désespoir, de si âpre révolte, que la pauvre femme tressaillit, stupéfaite d'une violence à laquelle sir Jonathan, toujours si calme, ne l'avait guère habituée.

Elle le regarda.

Était-ce bien lui qui avait parlé ainsi ?

— Maudit ! . . . répéta la pieuse Américaine. Pourquoi ? Ce sera un grand, un immense malheur, c'est sûr. Mais après tout, Robert n'est pas votre fils. Et je ne comprendrais de telles paroles de malédiction et de colère que dans la bouche d'un père.

Les doigts de Jonathan s'étaient si violemment crispés sur le marbre de la cheminée, que ses ongles se cassèrent, et quelques-uns même se bordèrent d'un mince filet rouge.

— Et M. de Sauves qui nous l'a confié ? . . . Que va-t-il dire, si nous le laissons mourir, si loin de lui ? . . . continua-t-il la voix sourde, à peine distincte.

— M. de Sauves est un homme droit et juste entre tous.

Si Dieu lui envoie cette terrible épreuve, il en mourra peut-être de chagrin, mais il n'aura jamais l'idée de nous accuser de négligence, soyez-en sûr.

— Oui, répondit sir Pierce en essayant de surmonter l'horrible émotion qui le bouleversait toujours, mais Robert n'y sera plus ! . . . Ah ! si ma vie pouvait sauver la sienne ! . . .

Dieu, comme disait l'excellente Mme Pembroke, n'infligea pas cette épouvantable douleur au pauvre père resté en France, Robert fut sauvé.

Quand on lui dit quels avaient été les soins et la sollicitude de Jonathan Pierce durant sa maladie, le jeune homme voulut lui en témoigner toute sa reconnaissance.

De loin, il se sentait pour ce dévoué qu'il croyait aussi timide que bon, un grand sentiment d'affection, un besoin inouï de caresses et de tendres paroles.

— Aussitôt que je le verrai, se disait-il, je me pendrai à son cou, ainsi que je le faisais autrefois vis-à-vis de mon père, et je lui exprimerai tout ce que mon cœur renferme pour lui.

Mais quand Jonathan vint dans la chambre de Robert, quand le jeune homme vit la prunelle grise de l'Américain se fixer sur lui toujours aussi impassible, et même aussi dure, toutes ses belles résolutions l'abandonnèrent, et ce fut à peine si ses lèvres purent balbutier quelques paroles confuses, presque pas intelligibles.

— Bien, bien ! . . . fit sir Pierce de sa voix sans inflexion. Ne parlez pas de reconnaissance, Robert, elle n'est pas de ce monde.

— Cependant ! . . .

— Vous êtes jeune, ça se voit, puisque vous croyez encore à *quelque chose*. Vivez pour devenir le mari de votre cousine, car c'est le désir de tous les vôtres. Moi, ajouta-t-il d'un accent tout à fait indifférent, je ne vous réclame pas davantage.

Depuis un instant, Robert stupéfait, se demandait si cet homme aux paroles sceptiques, était bien celui que dans sa fièvre il avait vu aller et venir autour de son lit de douleur, si attentif, si empressé.

Indéchiffrable il était, indéchiffrable il resterait donc toujours, sans se livrer jamais ! . . .

— Pourtant, dit-il au bout de quelques secondes, si je vous donne un souvenir de ces heures cruelles, où vos soins m'ont sauvé, l'accepterez-vous sir Pierce ?

— Pourquoi pas ? Donnez toujours, nous verrons. Robert prit sur la cheminée la photographie de Pierre de Sauves.

— Il m'a souvent paru, lui dit-il, que vous considérez cette image avec une certaine sympathie, gardez-la, et si jamais vous arrivez à la faire parler, je suis bien sûr qu'elle vous dira la profonde affection née en cet homme si loyal et si bon pour vous, qui m'avez conservé à lui.

Mais Jonathan, au lieu de tendre la main et de prendre le portrait offert par Robert, demeurait droit, les pieds rivés au sol, le regard fixe, les lèvres blanches, ce qui chez lui était le seul signe visible de ses émotions :

— Est-ce que vous allez me refuser, sir Pierce ? demanda le jeune homme étonné de ce silence et de cette immobilité.

Moi, qui croyais vous faire un si grand plaisir ! Jonathan tressaillit. Et tout à coup, paraissant s'éveiller de quelque pénible rêve.

— Moi, vous refuser, Robert, dit-il. Pourquoi donc, et qu'est-ce qui peut vous donner cette pensée ?

— Dame ! votre attitude... Et votre peu d'empressement.

— Je réfléchissais à vos paroles ; et je trouvais que votre imagination vous emportait un peu loin en vérité, mon cher enfant. Mais les Français ont toujours dans les nuages, on sait cela... Et malgré tous mes efforts, vous ne serez jamais plus pratique que vos compatriotes, Robert, ce qui est regrettable.

— Que voulez-vous dire, sir Pierce ? Je vous certifie que je ne vous comprends pas.

— Et oui !... Vous me racontez que cette image parlera... Non, les images ne parlent pas, pas plus que les morts ne reviennent !

Sans ajouter un mot, et surtout sans que Robert osât répondre une syllabe à cet homme qui l'impressionnait toujours jusqu'aux moelles, en dépit de l'affection qu'il lui avait vouée, sir Jonathan Pierce quitta son élève.

Il emportait la photographie de M. de Sauves, mais était-ce un effet du hasard, il la tenait à l'envers, c'est-à-dire l'image en dessous.

A quelques jours de là, des lettres arrivèrent de France.

On n'avait appris à Paris la maladie de Robert qu'avec sa guérison, mais quelles ardentes paroles de remerciement et de tendresse Pierre et Adèle n'envoyaient-ils pas à ceux qui avaient soigné Robert.

Georgette mêlait ses lignes à celles de son père et de sa mère.

— Je crois, mon grand ami, écrivait-elle à sir Jonathan, que je vous aime encore plus que par le passé, depuis que vous avez sauvé mon fiancé, mon cher Robert bien-aimé.

Elle avait quatorze ans, et depuis quelques mois elle savait que Robert, qui allait revenir d'Amérique, lui était destiné pour mari, si elle le voulait.

Or, elle le voulait. Et l'ardente affection qui pour lui, avait grandi, dans son cœur égoïste, depuis le départ de Robert, avait étonné tout le monde.

C'était pour lui qu'elle avait travaillé, qu'elle avait voulu apprendre ce qu'elle avait dédaigné jusqu'alors ; pour lui, qu'elle était devenue une très bonne musicienne et surtout qu'elle avait acquis un talent presque remarquable pour le dessin et la peinture.

— Quand je vous disais qu'elle avait du cœur ! ne cessait de répéter à Adèle Suzanne fière et heureuse du changement si profond survenu chez l'enfant qu'elle adorait.

Et la pauvre mère qui ne demandait pas mieux que croire et avoir confiance, répétait grisée d'espoir et d'amour en pensant à Robert le cher exilé :

— Sois béni, mon cher petit, si bon, que ton seul souvenir fait encore du bien !...

Les adieux de Robert à ceux qui l'avaient aimé et traité comme un fils pendant près de trois ans furent particulièrement affectueux et tendres.

— Quand reviendrez-vous ? mon cher enfant ? demandait l'excellente Mme Pembroke à celui auquel elle s'était profondément attachée.

— Dès que j'aurai mes brevets d'ingénieur, je vous le promets. Puis plus tard aussi pour vous présenter ma femme.

A ces mots, Jonathan qui était assis au coin d'une table se leva et alla regarder dans le jardin.

— Et vous ? insista le fils de Pierre, ne viendrez-vous donc pas en France les uns ou les autres ?

— C'est le tour de Jonathan, dit sir James. Il n'est peut-être jamais allé à Paris de sa vie ; c'est lui qui fera le premier voyage.

— Alors, quand ? demanda Robert en s'approchant de son professeur.

Celui-ci eut un geste indifférent, presque ennuagé.

— Je ne sais pas, dit-il, c'est si loin !...

— Vous ne voulez donc pas connaître mon père, qui éprouve une si profonde reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi ?

— Je ne demande pas mieux ; mais...

— Mais quoi ?

— La mer est grande et je vieillis.

— C'est un mauvais prétexte que votre affection pour moi devrait vous faire rejeter.

Sir Pierce ne répondit pas.

— Qui saura jamais s'il a un cœur ou non, de-

manda Robert découragé à Benjamin, lorsqu'ils furent seuls tous les deux.

— Oh ! ce n'est pas moi qui te le dirai, répondit le jeune homme. Je le connais depuis ma grande jeunesse, et je ne sais pas encore, je ne saurai probablement jamais ce qu'il pense.

— Oui, dit mélancoliquement le fils de Pierre, il nous a instruits avec un dévouement sans nom ; sa sollicitude pour nous ne s'est jamais démentie ; par moments, on eût dit le plus tendre des pères et à d'autres... quelle indifférence, quel scepticisme, quelle glace !...

— Bah ! qu'est-ce que cela te fait, dit l'Américain déjà pratique, il ne rentrera peut-être jamais dans ta vie. Et plus tard ce sont mes frères et moi qui deviendrons tes associés.

— O Benjamin ! ce n'est pas cela !...

— Quoi alors ?

— C'est si bon d'aimer !...

— Ah ! Français, va !... Mon cher, l'affection est une marchandise qui ne se cote pas à New-York, ne l'y cherche donc pas !... Est-ce que lorsque les affaires nous prennent, nous avons le temps d'aimer, nous autres ?...

Le lendemain matin, de très bonne heure sir James, Benjamin Jonathan accompagnèrent Robert jusque sur le pont du bateau qui devait le ramener en France.

Sir Pembroke et son fils le quittèrent les premiers, tandis que sir Pierce s'arrangeait pour rester un peu en arrière.

Tout à coup, Jonathan regarda devant lui, et ayant vu ses deux cousins déjà embarqués dans la petite yole qui devait les rapporter à terre, il se pencha vivement vers Robert.

Pour la première fois, ses lèvres touchèrent le front de celui qui avait été son élève.

— Vous donnerez ce baiser de ma part à Georgette, Robert, dit-il en même temps tout bas et d'une voix douce un peu tremblante.

— O sir Jonathan !... sir Jonathan !... balbutia le fils de Pierre, suffoqué à rendre l'âme, ce n'est pas assez, cela !

— Que vous faut-il donc de plus, Robert ?

— La promesse de venir la voir, votre chère Georgette que vous paraissez tant aimer.

— Je vous la donne.

— Ah ! que mon père et ma mère vont être heureux !... Et quand viendrez-vous ?

L'Américain serra la main du jeune homme à la briser.

— Cette fois-ci, ses lèvres n'avaient plus une goutte de sang :

— Pour vos fiançailles avec elle, dit-il d'un accent qu'il n'avait certainement jamais eu.

Robert attendri, voulut le remercier, l'embrasser de nouveau plus tendrement et plus fort ; mais une bousculade se fit, c'étaient des nègres portant des caisses et des paquets, qui envahissaient le pont.

Lorsque la place fut libre, sir Jonathan avait disparu.

— Décidément, se dit le voyageur en se retrouvant seul sur le navire qui s'ébranlait, il en a un cœur, et même très chaud !... mais c'est un pauvre être qu'on n'a probablement jamais aimé, et qui a peur de laisser deviner des sentiments qu'il ne sait pas exprimer.

Et Robert revint en France, où il reprit ses études auprès de son père, afin d'acquiescer son brevet d'ingénieur.

Plusieurs années se passèrent encore avant que Georgette atteignit cet âge de dix-sept ans où elle devait être fiancée à son cousin, c'est-à-dire à la même époque où Mme Chaniers rencontrait Clotilde convalescente sur le lit d'hôpital de Lariboisière, dix-sept ans également après le procès de M. de Sauves et sept ans après le jour où avait eu lieu l'association du frère et de la sœur avec les Américains, les amis d'aujourd'hui, déclarés alors des contrefacteurs.

### III.—LA PROTÉGÉE DE MME CHANIER

Clotilde, qui était toujours à l'hôpital, non seulement guérit sous les soins intelligents du docteur Garniers et de Mlle Rose, la gentille infirmière, mais la convalescence marcha vite, et les forces de la jeune fille revinrent avec une rapidité merveilleuse.

Un matin, donc, elle descendit le grand escalier de l'hospice : Pompon, heureux comme un roi, bondissait autour d'elle en poussant des cris de joie.

Elle avait vingt francs dans sa poche qui lui avaient été donnés au nom des dames de charité des hôpitaux, et Rose en l'embrassant lui avait dit tout bas :

— Ne vous tourmentez pas, Mme Chaniers doit vous attendre quelque part pas loin d'ici ; regardez bien de tous les côtés en sortant.

Clotilde n'y manqua pas.

Mais dans la rue, il n'y avait personne.

Seul, un coupé noir stationnait à quelques mètres de la grille.

Comme la jeune fille allait le dépasser, la glace s'abaissa et la tête expressive d'Adèle s'encadra au milieu de la portière.

— Venez auprès de moi, ma chère enfant, lui dit-elle, il y a déjà un moment que je vous attends.

Et comme la fillette, un peu embarrassée, très heureuse, son petit cœur battant à coup précipités, demandait :

— Où allez-vous donc me conduire madame ?...

Adèle avec un bon sourire attendri, répondit :

— Dans le nid que je vous ai préparé. Mais montez vite ; dans ce courant d'air de la rue, vous allez prendre mal.

Clotilde obéit.

Le coupé fila très vite par les boulevards extérieurs jusqu'à la rue Lepic.

Pompon, roulé sur les pieds de sa maîtresse, se contentait de temps en temps de lever sur elle son petit minois intelligent, où le nez très noir ressemblait à une petite truffe toute frémissante et glacée, tandis que les yeux brillants et doux, à l'expression presque humaine, disaient :

— Enfin, tu es là, chérie, et je pense bien que nous ne nous quitterons plus.

Rue Lepic, la voiture dut monter au pas la côte raide, mais bientôt elle tourna à droite et s'arrêta devant une belle et grande maison, à l'apparence honnête et respectable, de la rue des Abbesses.

La concierge remit une clef à Mme Chaniers.

— C'est la demoiselle dont vous m'avez parlé, n'est-ce pas, madame ? demanda-t-elle en examinant Clotilde avec une expression de profond intérêt.

— Oui, madame Breton, et vous qui êtes si honnête et si bonne, vous veillerez sur elle, ainsi que vous me l'avez promis, n'est-il pas vrai ?

— Madame peut y compter ! Je voudrais bien savoir ce qu'on peut refuser à ma mère ?

En montant l'escalier, Adèle expliqua à la jeune fille que Mme Breton était la meilleure créature du monde ; qu'elle était restée vingt-cinq ans chez la famille de Sauves et qu'on lui avait donné cette loge de concierge comme une sorte de petite retraite, car on l'aimait et on l'estimait profondément chez ses anciens maîtres.

— Vous sachant sous sa protection, lui dit Mme Chaniers, je serai tout à fait tranquille.

Ce qu'elle n'ajoutait pas, c'est qu'une des filles de la mère Breton était tombée gravement malade et qu'elle, Adèle de Sauves l'avait soignée et placée de façon que rien ne lui manquât. Aussi la plus brave créature de la terre, en gardait-elle à la jeune femme une reconnaissance profonde, toute prête à s'affirmer en exerçant une surveillance maternelle sur l'enfant qui lui était confiée.

Le petit logement loué par Mme Chaniers, et meublé par elle, était au sixième étage.

Mais à seize ans ! les jambes sont bonnes et peuvent monter cent vingt marches sans se fatiguer.

Il se composait d'une très petite entrée, d'une cuisine et d'un grand cabinet noir sur le derrière ; puis devant, d'une magnifique chambre, haute, claire, bien éclairée par deux larges fenêtres, et à peine mansardée.

Un petit lit de fer aux blancs rideaux de mouseline, une table ronde au milieu ; contre le mur, une commode de noyer et quatre chaises ; une glace et deux vases pleins de roses faisaient de cette pièce où le soleil entraînait à flots un petit paradis, propre, joli, intime comme un nid d'amoureux.

Par les fenêtres garnies toutes deux d'un petit balcon encombré de fleurs, le plus admirable pano-

rama se déroulait devant les yeux de la fillette extasiée. C'était Paris tout entier, avec le dôme d'or de ses Invalides ; le Génie resplendissant qui domine l'Opéra, ses coupôles d'églises, ses monuments superbes, les arbres de ses parcs et de ses boulevards, ses maisons innombrables.

Et cela des plaines de la Marne, aux hauteurs du monstre redoutable qui s'appelle le Mont-Valérien.

—Vous êtes ici chez vous, ma chère petite, dit Adèle à la jeune fille en refermant la porte.

—Chez moi !... répéta l'enfant en chancelant. Et par vos soins !... O madame !...

L'émotion était trop forte. Elle faillit tomber à la renverse.

Mme Chaniers étendit les bras et la reçut toute palpitante sur sa poitrine.

En sentant contre elle ce corps jeune, souple, si souverainement beau, en voyant ces yeux, si purs et si bleu, fixés sur elle avec une expression d'ardente reconnaissance où se mêlait un sentiment peut-être encore plus profond d'adoration et de bonheur, la jeune femme sentit son cœur se fondre en une impression bizarre, étrange, impossible à définir, mais sous la puissance de laquelle, à son tour, elle fut sur le point de défaillir.

Presque malgré elle et sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, ses lèvres s'appuyèrent sur le fin visage tout blanc ; elle baisa avec ivresse ce front large et pur, ses sourcils, ces yeux, ces joues où elle s'obstinait de plus en plus à trouver une si singulière ressemblance avec le mari adoré qu'elle pleurait toujours.

Et sous ses lèvres elle sentait cette peau fraîche, douce, parfumée d'une de ces odeurs de jeunesse, de printemps, de pureté, qui gonflait sa pauvre âme si endolorie et lui faisait éprouver une joie inconnue, une joie folle.

Et sous ses baisers, encore plus chauds que ceux dont la couvrait jadis, sous les grands arbres de la Délivrance, sœur Madeleine des Anges, le cher mot montait du cœur de l'enfant extasiée ; et tant dis que sa bouche n'osait le prononcer, son être tout entier le disait en une hymne de reconnaissance et d'amour :

—Maman !... Maman chérie !...

—Allons, chère petite sensitive, encore malade, dit tout à coup Adèle, qui la première recouvra sa raison, il faut être plus forte et plus raisonnable que cela.

—O madame !... chère madame, balbutia l'enfant bouleversée, pouvant à peine se ressaisir, si vous saviez, j'ai été si malheureuse abandonnée... Personne depuis la mort d'une jeune religieuse qui m'avait élevée, personne ne s'était occupé de moi, n'avait songé que je pouvais avoir froid ou faim ; surtout que je devais être aimée.

Seule... comme un pauvre chien perdu !...

Et tout à coup je vous trouve, avec vos bienfaits, votre bonté, votre cœur !...

C'est à mourir de joie !...

Je vais vous aimer à la folie !...

—Et je ne demande pas mieux, ma mignonne. Mais je serai une protectrice très sévère, je vous préviens !...

Clotilde leva sur Mme Chaniers ses yeux d'ange, ses yeux si bleus, si droits, si purs, grâce auxquels on lisait jusqu'au fond de son âme, et qui toujours faisaient éprouver à la veuve cette impression unique, troublante et douce que lui donnaient jadis ceux de Georges, son unique amour.

—Sévère ?... dit l'enfant. Que voulez-vous dire, madame ?

—Qu'en prenant la tâche de veiller sur vous, je veux que vous ayez en moi une absolue confiance. J'exige que non seulement vous me disiez tous les actes de votre vie, mais que vous me confiiez toutes les pensées de votre âme, tous les désirs de votre cœur. Le jour où vous me cacherez quelque chose, je disparaîtrai de votre existence.

—Je n'ai jamais menti, madame, dit la jeune fille très grave, et ce que vous me demandez ne sera pas seulement un devoir sacré pour moi, mais aussi le plus grand des bonheurs.

Oh ! madame !... quelle directrice, quelle conseillère, amie, quelle autre conscience mille fois meilleure et plus droite que tout ce que je pouvais rencontrer, moi, seule au monde, vous donnez à la pauvre orpheline !

Adèle sans dire ses impressions, l'écoutait ravie !...

Non seulement elle trouvait la fillette belle comme les anges, mais elle lui découvrait une délicatesse et des pensées extraordinaires chez un enfant depuis si longtemps livrée à elle-même, et dans quels milieux, grand Dieu !

Mme Chaniers très émue se leva.

Elle écarta les rideaux blancs du petit lit.

Une robe de cachemire noir, un mantelet, un chapeau rond très simple étaient étalés sur la couverture blanche.

—Dans la commode, dit-elle, j'ai mis un peu de linge ; de l'autre côté, dans le cabinet, vous trouverez quelques robes très ordinaires, pendues à des porte-manteaux ; ici vous avez une petite toilette, bien modeste, mais telle que doit la porter l'ouvrière honnête et travailleuse que vous allez être, ma chère enfant. Habillez-vous à présent même devant moi, et quand vous serez prête je vous amènerai dans une maison de couture, où j'ai parlé de vous, et où vous êtes attendue.

Une nouvelle pâleur envahit les joues de la fillette.

Elle balbutia :

—Ah ! vous êtes trop bonne, madame, je ne sais comment me rendre digne de tant d'intérêt.

Puis, tout à coup, après avoir lentement promené ses yeux tout autour de la chambrette :

—Puisque vous devez connaître toutes les pensées de mon cœur, madame, lui dit-elle, permettez-moi de vous dire la première, voulez-vous ?

—Certes. Parlez, chère petite.

—C'est bien beau ici, mille fois plus que je ne pouvais espérer l'avoir, mais il y manque cependant une chose.

—Quoi donc ? demanda Adèle dont une vague intuition faisait battre le cœur plus vite et plus fort.

L'orpheline, devant l'émotion de Mme Chaniers, eut un divin sourire.

—Oui, dit-elle, une chose grâce à laquelle je ne serai jamais ni seule, ni triste, ni malheureuse : qui resplendira ici comme une étoile au ciel ; qui m'enseignera toujours le devoir et le droit chemin, et à laquelle je parlerai quand je ne vous verrai pas ; votre portrait, madame.

Un sentiment plus fort que sa volonté allait précipiter Adèle vers l'enfant, la lui faire prendre dans ses bras pour l'embrasser comme une folle.

Elle se retint.

Avant de se livrer à cette incompréhensible sympathie qui l'attirait vers cette petite étrangère, ne fallait-il pas la mieux connaître, savoir si tous ces sentiments délicats et charmants s'échappaient de ses lèvres habiles et intelligentes, ou de son cœur profondément exquis et honnête ?...

—Vous l'aurez mon portrait, dit-elle gravement, en fermant les yeux comme pour mieux résister à la tentation de voler vers la jeune fille, je vous le promets ; mais quand vous l'aurez gagné par votre travail et votre bonne conduite.

Avec une chasteté adorable, qui n'avait d'égale que la simplicité naïve et charmante du moindre de ses gestes, Clotilde, en présence de sa bienfaitrice, se dévêtit des pauvres habits usés et rapiécés avec lesquels elle était sortie de l'hôpital pour s'habiller avec le linge, la robe et les affaires que lui avait donnés Adèle.

—En route, ma chère enfant, dit Mme Chaniers cachant à peine sa fierté et sa joie ; nous allons maintenant dans votre futur atelier. Elles remonteront en voiture, non pas sans que Clotilde eut embrassé mille fois Pompon.

—Sois sage, mon chéri, lui dit-elle, c'est toi qui vas être le gardien du nid de ta maîtresse. Ne t'ennuie pas, je te rapporterai ton dîner au retour.

—Ne vous tourmentez pas de cela, dit Adèle. Mme Breton à laquelle vous laisserez votre clef soignera votre petit ami ; je vais le lui demander.

La fillette avait mis son vieux jupon par terre au pied du lit.

Quand la porte fut refermée, elle regarda par le trou de la serrure ; l'intelligente petite bête, après avoir poussé de ces soupirs comme les chiens seuls en ont, s'était couchée en rond sur la jupe, sans un cri ni un jappement.

Un quart d'heure après, la voiture arrivait rue de Grammont, presque au coin du boulevard des

Italiens, devant une maison sur le balcon de laquelle on voyait en lettres d'or ces mots :

ANATOLE ET Cie

FOURNISSEURS DES COURS ÉTRANGÈRES

Et sur de larges écussons noirs de chaque côté, la même inscription dorée, avec celle-ci au dessous :

ROBES ET MANTEAUX

Adèle entra et monta un immense escalier de marbre blanc sur lequel était étendu un tapis de moquette rouge, très épais sous le pied, retenu par de longues baguettes de cuivre et fleurant vaguement l'iris et la verveine.

Au premier étage, elle poussa une grande porte —Mademoiselle Marthe, s'il vous plaît, dit-elle au grand laquais galonné placé debout contre la porte.

Celui-ci s'éclipsa, et fut vite de retour.

—Mlle Marthe est en essayage avec Mme la duchesse de Crau-Tavernes, mais M. Monteret lui-même est à la disposition de madame, dit-il à Adèle.

Il fallut traverser quatre salons en enfilade, avant d'arriver au bureau où se tenait le chef de la maison, M. Monteret, le successeur d'Anatole.

C'était le matin, et à part quelques clientes de prédilection, ne voulant pas attendre toute l'après-midi leur tour d'essayage et venues à cette heure hâtive, il n'y avait personne.

Cependant tout était disposé en vue des visites du soir.

Les demoiselles de magasin, vêtues de soie noire, grandes, minces, jolies, afin de parer les modèles dont les clientes veulent voir l'effet sur elles, étaient toutes là, avec leurs robes, très simples, mais moulant comme des gants leurs corps de statue.

Sur les grandes tables étaient disposées les pièces d'étoffes à la mode, prêtes à être chiffonnées par les mains les plus jolies ou les plus riches de Paris de l'aristocratie et de l'élégance.

Là, c'étaient les profondeurs chatoyantes des peluches foncées, à côté des splendeurs idéales des satins gris clairs semblables à des perles écrasées ; puis les vieux brocards de teintes effacées comme ceux que portaient les grandes dames du temps passé ; et les velours de Gènes où jadis se taillaient les pourpoints ; et les frissonnements légers des gazes ; et les transparences exquis des mousselines ; et sur des mannequins les toilettes qui font tourner les têtes ; et toutes ces tentations enfin, auxquelles si peu de femmes jeunes et jolies savent résister.

—Monsieur, dit en entrant dans le bureau, Adèle qui était une des anciennes clientes de la maison, je vous amène Mlle Clotilde, ma jeune protégée.

—Avez-vous été déjà placée dans une maison de Paris, mademoiselle ? demanda Monteret avec une politesse parfaite en examinant des pieds à la tête sa future employée.

—Non, monsieur, répondit la fillette en rougissant ; mais j'ai travaillé pour des maisons de la rue du Sentier.

—Vous n'avez jamais essayé ?

—Au couvent j'essayais les corsages de mes compagnes et je passais pour n'être pas maladroit. M. Monteret sourit.

—Ce n'est pas tout à fait la même chose, dit-il. Cependant vous avez peut-être des dispositions naturelles, et l'on pourrait tenter d'en tirer parti.

Voyons, si vous seriez une bonne étaleuse.

Et allant chercher un mantelet de dentelles couvert de jais et de broderies, il dit à la jeune fille :

—Veuillez dénouer votre pèlerine, mademoiselle, et mettre ce vêtement-ci, comme si vous vouliez le faire trouver très joli à une cliente.

L'enfant obéit, et bientôt, redressant sa taille svelte, elle apparut élégante et adorable, drapée dans la ravissante confection qui la moulait.

—Tournez-vous, là, doucement, pour vous montrer de tous les côtés. Bien, très bien, en vérité. Tenez-vous très droite. Mais ça n'ira pas mal du tout. Les épaules surtout ont une courbe très jolie, le port de la tête est bon : avec les yeux baisés, c'est charmant.